7.

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1271



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



Rienzi
Tr. en 5 actes.
par Saignelon
1790.

Rienzi

des Exemplaires de cette tragedie ont été saisis par la Police, et la vente en a été defendue, Vingt-quatre heures après la publicité. /.

RIENZI,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

PAR JOSEPH-FRANÇOIS LAIGNELOT,

Représentée à Paris, par les Comédiens Français du Faubourg St.-Germain, en mars 1790.



A PARIS,

CHEZ les Marchands de Nouveautés.

Extrait du Dictionnaire de Bayle.

LAURENTIO (Nicolas) vulgairement appelé *Cola di Rienzi*, a été, dans le XV^e^. siècle, l'un de ces hommes que la providence de Dieu emploie de tems en tems, comme un théâtre où l'on puisse voir (1) les vicissitudes et les bizarreries de la condition humaine. Il était fils d'un petit cabaretier et d'une lavandière. L'attachement qu'il eut à l'étude dans sa jeunesse, et la force naturelle de son esprit, le rendirent fort habile. Il devint très-éloquent, et il savait par cœur les plus beaux endroits de Cicéron, de Tite-Live, de Jules César, de Valère-Maxime et de Sénèque. Il aimait extrêmement les anciennes inscriptions, et savait fort bien les déchiffrer. Les commissaires des quartiers de Rome l'ayant député au pape Clément VI qui siégeait à Avignon, il harangua si éloquemment, qu'il s'attira l'estime et la bienveillance de ce pontife, et l'admiration de cette cour. Cela lui donna le courage de déclamer contre les grands seigneurs de Rome qui opprimaient la bourgeoisie. Laurentio (*de retour*) s'échauffa de plus en plus contre les petits tyrans, et *ne cessa* de haranguer contre eux dans le capitole et dans diverses églises, le tout afin de marquer la mauvaise administration de la justice. Les intéressés prirent cela pour un jeu, et principalement lorsqu'ils virent que ses harangues étaient mêlées de plaisanteries, et qu'il menaçait du dernier supplice quelques-uns d'entr'eux. Apparemment ils crurent alors que, par ses extravagances, il se mettrait hors d'état de nuire, mais ils se trompèrent : car, se prévalant de l'absence d'Etienne Colonne (*gouverneur*) qui était sorti de Rome avec des soldats pour faire venir des vivres, il assembla le peuple, il harangua, il fit des lois, il chassa de la ville tous les grands, il s'empara des fonctions de judicature, et fut déclaré tribun auguste et libérateur du peuple en 1346. La faction des exilés fut incapable de lui résister, à cause du peu d'union qui était entr'eux : ainsi il disposa des choses à sa fantaisie, et se vit le chef d'une nouvelle république romaine, au nom de laquelle il écrivit aux autres états, à l'empereur et au pape même. Pour mieux affermir son autorité, il condamna bien des gens au dernier supplice. Il reçut des ambassades de la part de plusieurs princes et de plusieurs républiques, (*le roi de France*

(1) Les payens appelaient cela les momens de la belle humeur de la fortune ; mais ils auraient pu ajouter que ce jeu finit ordinairement à la manière des tragédies. C'est sur ce pied-là que fut dénouée la pièce que notre Laurentio joua sur le grand théâtre du monde.

Tolluntur in altum, ut lapsu graviore ruant.

ACTEURS.

RIENZI, *Tribun de Rome moderne.*
COLONNE, *ancien Gouverneur de Rome.*
CERRONI, *Préfet de Rome.*
RENAUD-DES-URSINS, *Général de l'armée.*
CASTELLA, *Seigneur romain.*
EUPHÉMIE, *Fille de Colonne.*
UN CHEF DE SOLDATS.
UN LICTEUR.
TROUPE DE SOLDATS ÉTRANGERS.
LICTEURS.
LE PEUPLE.

La scène est à Rome, dans le Capitole.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

ne voulut pas le reconnaître) et cita hardiment le pape à venir séjourner à Rome avec le collége des cardinaux. Il fut si heureux dans la guerre qu'il soutint contre la faction des nobles, qu'il la dissipa entièrement. Mais, alors, il fit comme la plupart de ceux qui se soulèvent sous le beau prétexte de la liberté : ce n'est point la tyrannie qu'ils haïssent, mais les tyrans; ils sont fâchés que d'autres qu'eux exercent la souveraine puissance. Laurentio n'eut pas plutôt abattu la tyrannie des autres, qu'il devint lui-même tyran. On le traita comme il avait traité les autres . . . . .

Quelques-uns de ses écrits subsistent encore. Pétrarque, son admirateur et son contemporain, a fait un beau poëme italien à sa louange.

Extrait de Mably.

Après avoir reproché au père Ducerceau, auteur de la Conjuration de Rienzi, d'avoir barbouillé le caractère de cet homme célèbre, dont l'histoire demandait un Salluste, (ce sont les expressions de Mably) cet écrivain continue ainsi :

« J'ai été étonné de trouver un homme de mérite, que son historien n'avait pas compris, fort supérieur à ses contemporains, et qui, dans un siècle plus heureux, aurait exécuté de grandes choses. Vivement frappé de la différence qu'il voyait entre le gouvernement des anciens Romains et celui des papes exilés alors de leur capitale où ils ne savaient pas régner, il s'indigne de l'humiliation de sa patrie et veut la venger. N'espérant de secours que d'un peuple qui n'était qu'une vile canaille opprimée par les barons, et ne pouvant agir ni comme un prince ni comme un grand seigneur, il est obligé de sonder les esprits avec une extrême circonspection, de s'expliquer d'une manière hiéroglyphique; et, avant que de vouloir établir la liberté, il veut savoir si la multitude la desire et mérite d'avoir un tribun. Le tribun de la nouvelle Rome, qui, sans doute, aurait fait un rôle considérable dans l'ancienne, ne fit qu'une faute, mais capitale, et qui ruina nécessairement ses espérances et ses projets. L'ambition de Rienzi, en le faisant armer chevalier, ne me paraît plus que celle d'un bourgeois. Pour faire le gentilhomme, il ne s'aperçoit pas qu'il dégrade sa qualité de tribun qui l'élève au-dessus de la noblesse. Un moment de distraction, un moment de faiblesse le perd entièrement. Il ne peut plus réussir, parce qu'il est méprisé de la noblesse qui l'adopte, et haï du peuple dont il se sépare ».

RIENZI,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLONNE, CERRONI.

CERRONI.

Oui, Colonne, au conseil Rienzi vous appelle :
Et si son amitié fut le prix de mon zèle,
S'il m'estima jamais, je pense avec raison
Qu'en me chargeant du soin d'ouvrir votre prison,
Et de vous faire ici paraître en sa présence,
Le tribun des Romains penche vers la clémence,
Et qu'il vous est permis d'espérer mieux du sort.

COLONNE.

Cerroni, je n'attends, je ne veux que la mort;
C'est l'espoir qui convient à ma triste vieillesse :
Gouverneur des Romains et chef de la noblesse,
Après avoir été du pouvoir revêtu,
Aux pieds d'un plébéïen je vivrais abattu !
Tout ce qu'on peut m'offrir est honteux ou frivole :
Je ne sortirai plus des murs du capitole,

De ces murs où demeure, où règne mon bourreau,
On en fit ma prison, ce sera mon tombeau.

CERRONI.

J'ai l'âme plébéïenne ainsi que la naissance,
Et flatter votre orgueil est hors de ma puissance:
Vous êtes prisonnier, et vous êtes vaincu;
Si nous l'eussions été, combien auraient vécu!
Que de sang eût coulé !

COLONNE.

Que j'ai reçu d'outrages!
Ai-je eu, depuis six mois, un jour exempt d'orages?

CERRONI.

Vous êtes père.

COLONNE.

Hélas! sais-je ce que je suis?

CERRONI.

Une fille vous reste.

COLONNE.

Et je n'ai plus de fils!

CERRONI.

Votre fille, du moins, n'est pas ici captive.

COLONNE.

Ma fille, sans asile, errante, fugitive,
N'ayant pour tout appui que le ciel irrité,
Souffre des maux plus grands que la captivité.

CERRONI.

Le tribun généreux a respecté sa fuite.

COLONNE.

Ma fille ! en quelqu'endroit que le sort t'ait conduite,
Garde-toi d'oublier que les ingrats Romains
Ont immolé mon fils au dernier des humains.

CERRONI.

Ce dernier des humains, magistrat populaire,
De la moderne Rome est le Dieu tutélaire,
Du joug de la noblesse il délivra l'Etat,
Il a ressuscité l'antique tribunat.

COLONNE.

Eveillé par ma chûte, et tremblant pour lui-même,
Clément, dans Avignon, a frappé d'anathême
Ce vil usurpateur du pouvoir souverain.

CERRONI.

Clément dans Avignon menace et tonne en vain.

COLONNE.

Ainsi donc, jusqu'au bout, le crime se consomme.

CERRONI.

Des pontifes chrétiens le vrai siége est dans Rome,
Où l'église en posa le premier fondement;
Et quand aux bords du Rhône on voit siéger Clément,
Qui de là nous commande ou plutôt nous opprime,
On peut braver ses coups et ne pas faire un crime.

COLONNE.

Pour n'en pas être atteint, il faut être bien haut.

CERRONI.

On pourra les parer : mais j'aperçois Renaud.

COLONNE.

Renaud....

CERRONI

Vient au conseil, ici, prendre sa place.

COLONNE.

Renaud ! mon ennemi ! l'ennemi de ma race !

CERRONI.

C'est un guerrier modeste, il plaindra vos ennuis.

COLONNE.

Un Ursin va me voir en l'état où je suis !

SCÈNE II.

COLONNE, CERRONI, RENAUD.

RENAUD.

UN Ursin vient plaider la cause de Colonne.

CERRONI.

Ce trait part d'un grand cœur, et n'a rien qui m'étonne.

COLONNE.

Malgré moi, je demeure interdit et confus.

RENAUD.

C'est ainsi que Renaud se venge d'un refus.

COLONNE.

Tu voulus, en effet, jadis être mon gendre,
Tu recherchas ma fille.

RENAUD.

O souvenir trop tendre !

COLONNE.

Tu m'en fis la demande et je te repoussai,
Et tu m'osas combattre, et tu m'as terrassé,
Et sur nos deux maisons le tribunat domine.

CERRONI.

Vos deux maisons de Rome ont été la ruine;
Et leur abaissement n'est que trop mérité :
Qui ne sait leur querelle et leur rivalité?
Vous naissez, et la haine est votre affreux partage;
Vous vous la transmettez ainsi qu'un héritage,
Sans qu'un seul, par nos maux, par nos pleurs adouci....

COLONNE.

Le rival de Colonne aux pieds de Rienzi!
Le neveu des Ursins, satellite d'un homme,
Né dans l'ignominie et la fange de Rome;
Homme obscur, qui d'abord d'un vil peuple entouré,
Parmi les monumens courait en inspiré,
Et là, dans des débris, cherchant la République,
Tantôt s'extasiait devant un marbre antique,
Tantôt, en le pressant, le mouillait de ses pleurs;
Ou, d'un pinceau grossier empruntant les couleurs,
Dans la place exposait des tableaux fantastiques,
De l'Etat, disait-il, images symboliques;
Puis, sous l'infâme habit d'un bouffon sans pudeur,
En les interprêtant, annonçait sa grandeur:
A ce fourbe un Ursin prête son bras coupable!
Rome au pontife, à moi, préfère un misérable!

Quand ses besoins loin d'elle occupent mes vieux ans,
Ce Rienzi, jouet et du peuple et des grands,
En plein jour, presque seul, hardi par mon absence,
Surprend ce capitole, usurpe ma puissance,
Foule aux pieds le sénat, envahit tous les droits,
Et du haut de ces murs dicte en maître des lois.
Je reviens, on me chasse, on attente à ma vie;
J'arme, je rentre enfin dans cette Rome impie;
Un ramas d'étrangers, de farouches soldats,
Par qui l'usurpateur soutient ses attentats,
Vaincus et renversés ne résistaient qu'à peine:
Un Ursin les rallie, au combat les ramène,
Nous plions, mon fils tombe, et le peuple égaré
Charge d'indignes fers mon bras désespéré;
L'orgueilleux Rienzi voit ma défaite entière;
Ce qui reste des miens fuit ou mord la poussière;
Je suis vers ce palais traîné comme un proscrit,
Et Cerroni lui-même à ma perte souscrit!

CERRONI.

Aux yeux des vrais Romains ma conduite m'honore:
J'ai servi Rienzi, je l'aime et sers encore;
En m'attachant à lui, je n'ai point consulté
Si le sang qui l'anime est obscur ou vanté,
S'il cite des ayeux, ou si son nom commence:
Dans l'amour des vertus nourri dès mon enfance,
Des Brutus, des Caton admirateur zélé,
Plébéïen, mais romain, et justement enflé
D'un titre qui m'allie à ces grands personnages,
J'ai vu dans Rienzi briller leurs fiers courages,

Un esprit vaste et ferme, un génie élevé,
Et bientôt à sa voix mon cœur s'est soulevé,
Indigné des excès dont Rome était la proie.
Souffrez que devant vous mon âme se déploie :
Puissant, la vérité vous chercha rarement,
Cerroni vous la doit sans nul déguisement.
Depuis trente ans passés, que Rome déchirée
Loin de son souverain languit désespérée,
Maudissant Avignon, où, malgré notre amour,
Vos pontifes ingrats ont fixé leur séjour,
Quels désordres n'ont pas affligé cette enceinte !
Vous gouverniez; mais, faible et luttant avec crainte,
Vous laissiez tout enfreindre et de tout abuser;
Il ne fallait qu'un rang, qu'un nom pour tout oser:
Vous étiez du pouvoir premier dépositaire,
Et, jusques sous vos yeux, le viol, l'adultère,
L'assassinat portaient l'épouvante et le deuil;
Le crime triomphant marchait avec orgueil;
Et tandis que son souffle infectait nos murailles,
Dans Rome, hors de Rome, on livrait des batailles,
Vingt partis s'égorgeant sous vingt grands impunis,
Rivaux pour dominer, pour opprimer unis;
Enfin tous les fléaux, tous les maux de la terre,
Le fer, le feu, la faim, tout nous faisait la guerre.
Rienzi de l'Etat tient en main le timon,
Tous les dominateurs pâlissent à son nom;
Il dit, et l'innocent trouve en lui son refuge,
Les lois un protecteur, le coupable son juge,
L'oppresseur éperdu fuit de honte et d'effroi;
L'abondance renaît, les mœurs, la bonne foi;

L'heureuse liberté lève sa tête auguste,
Et l'univers charmé voit l'empire d'un juste.

COLONNE.

Dites d'un imposteur, trop long-tems admiré,
Qui, las de se contraindre, enfin s'est déclaré.

CERRONI.

Oui, depuis que des grands il souffre les carresses,
Que Castella, l'un d'eux, épiant ses faiblesses,
S'applique à le nourrir d'un orgueil faux et vain,
Rienzi, moins épris de son noble dessein,
Semble faire entrevoir un changement funeste;
Mais, malgré les flatteurs, mon amitié lui reste,
Et dût mon zèle ici vous paraître importun,
Je réponds hautement des vertus du tribun.

COLONNE.

Un tribun ne connaît ni faisceaux ni cortége:
Né du peuple, il s'égale au peuple qu'il protége,
Il révère le sang du moindre citoyen,
Et s'il s'énorgueillit, c'est d'être plébéïen;
Dans votre Rienzi montrez-m'en quelque marque:
Son vêtement superbe est celui d'un monarque;
Et quoiqu'il soit du peuple, et même le dernier,
Il a quitté le peuple et s'est fait chevalier;
Des haches, des faisceaux, des licteurs le précèdent;
Chez lui tous les pouvoirs tour-à-tour se succèdent;
Tantôt il est consul et tantôt dictateur,
Ou, le front couronné, marche en triomphateur,
Mêlant Rome sacrée avec Rome profane,
Ce que le ciel approuve avec ce qu'il condamne,

D'ailleurs sombre, jaloux, funeste aux gens de bien,
Terrible à ses amis.

CERRONI.

Brisons cet entretien.

COLONNE.

Envain son intérêt aujourd'hui vous l'attache,
De ses licteurs vous même appréhendez la hache,
Oui, Cerroni, vous-même.

CERRONI.

Et sur quel fondement?

COLONNE.

De Pandolfe un bourreau paya le devoûment;
Pandolfe irréprochable expire sa victime,
Dès que Rome lui daigne accorder quelqu'estime:
Et combien d'innocens, bannis, emprisonnés,
Comme conspirateurs, combien d'assassinés!

RENAUD.

Le tribun vient.

SCÈNE III.

RIENZI (*tenant dans sa main un sceptre d'acier,*) CASTELLA, COLONNE, RENAUD, CERRONI, *Licteurs.*

RIENZI.

Licteurs, qu'il n'entre ici personne.
(*Les Licteurs se retirent*).
Castella, Cerroni, Renaud, et vous, Colonne,

Que des raisons d'état me font admettre ici ;
Apprenez les desseins qu'a formés Rienzi.
Je veux ressusciter la majesté du Tibre,
Voir ses bords glorieux porter un peuple libre,
Affranchir mon pays du joug superbe et vain
D'un maître, qui, souvent étranger dans son sein,
Plein d'un faste insultant, de nos trésors prodigue,
Déshonore le siége où l'éleva la brigue :
Quand l'âge de tout soin le devroit éloigner,
On lui ceint la thiare, il commence à régner,
Appelle ses neveux, qui, transportés de joie,
Fondent sur tous nos biens, comme sur une proie,
Dans leur acharnement prêts à nous dévorer :
De cette oppression je veux vous délivrer :
Nous avons trop souffert, qu'en des mains défaillantes
Rome laissât flotter les rênes triomphantes,
Que sur tout l'univers étendaient les Césars :
A quels combats voit-on marcher nos étendards ?
Aiguisant à l'envi nos parricides armes,
Dans nos propres foyers nous semons les alarmes,
Des autres nations devenus le mépris ;
On ne vient admirer ici que des débris ;
De la superbe Rome on cherche encor la trace :
Dans la poudre couchée au milieu de sa race,
De toute sa grandeur il lui reste un vain nom :
Ses tributs, chaque jour, dans les murs d'Avignon,
Des monarques français vont grossir l'héritage :
Leur politique y tient le pontife en otage,
Dans l'espoir qu'épuisés, las de tant de revers,
Nous irons tôt ou tard leur demander des fers ;

Mais Rome à Rienzi confia sa fortune :
Je la garantirai de la chaîne importune,
Que par delà les monts on s'applique à forger;
On ne parviendra pas du moins à l'en charger,
Tandis que dans ma main puissante, inébranlable,
Commandera ce sceptre, emblême redoutable,
Cet invincible acier, qui, fléau des forfaits,
Dicte au tribun la loi de ne fléchir jamais;
Je soutiendrai mon rang, ma dignité sublime;
Et puisque j'acceptai de la publique estime
Le sacré tribunat, aboli neuf cents ans,
J'en prétends ranimer les destins éclatans,
Et pour peu qu'à mes soins votre zèle réponde,
J'aperçois Rome encor la maîtresse du monde.

CASTELLA.

Eh ! quel audacieux combattrait votre espoir,
Quand d'un geste ou d'un mot vous faites tout mouvoir?
Puissent vos ennemis parcourir l'Italie!
D'amour et de respect à votre nom remplie,
Heureuse, protégée et libre par vos lois,
C'est elle, qui contr'eux élevera la voix;
Elle, que leur fureur plongea dans l'indigence :
C'est elle, chez qui règne aujourd'hui l'abondance,
Qu'un seul de vos regards y répandit soudain,
C'est elle qui dira, que le plus grand dessein,
Que tout ce qui d'un autre effraierait le génie
Source pour Rienzi d'une gloire infinie,
Lui servant d'aiguillon, l'animant au besoin,
Le doit encourager à tendre encore plus loin,
Et que la palme est prête au bout de la carrière.

CERRONI.

Oui, si vous poursuivez, de sa splendeur première
Dans peu la république offrira le tableau :
Et déjà sous nos yeux quel spectacle nouveau
Semble nous retracer la gloire de l'Empire !
Ce vaste capitole en son enceinte admire
De vingt ambassadeurs le cortège pompeux :
Les princes, les états se disputent entr'eux
L'honneur de mériter notre auguste alliance;
De l'Europe déjà Rome tient la balance,
Et devant nous les rois soumettant leurs débats,
Tremblent sans notre aveu de marcher aux combats :
Dans Naples, sur le trône, une femme coupable
Attend dans la terreur l'arrêt irrévocable,
Par qui du tribunat l'inflexible courroux
Sur les vrais assassins doit venger son époux;
Cette Jeanne superbe, aujourd'hui suppliante,
Met au pied des faisceaux sa couronne sanglante,
Dans l'espoir d'échapper à leur sévérité;
Tandis que des Hongrois le monarque irrité,
Aux mânes fraternels promettant son supplice,
A ces mêmes faisceaux vient demander justice :
Le sceptre des Césars devant nous s'abaissant....

RIENZI.

Sur leur trône fait voir un fantôme impuissant,
Au dessous des états dont il se dit l'arbitre :
D'Auguste et d'Empereur le sacré mais vain titre,
Par l'orgueil germanique avec pompe affecté,
N'offre pour tout éclat que son antiquité;
Ce n'est plus aux vertus que l'estime le donne;

L'ambition séduit, l'avarice couronne;
Et l'empire romain de l'intrigue est le prix :
Ainsi sous deux Césars aujourd'hui deux partis,
Dans leurs choix opposés s'obstinant avec rage,
Divisent l'Italie et briguent mon suffrage ;
De leurs rivalités j'attise la fureur,
Jaloux d'anéantir jusqu'au nom d'empereur :
Une telle entreprise, avant d'être tentée,
Veut mûrir lentement, avec soin méditée ;
Une autre près d'éclore en ouvrira le cours :
Ce roi, qui contre Jeanne implore mon secours,
Pressant mon équité de livrer à sa haîne
Le trône qu'avilit cette odieuse reine,
Pour mieux m'associer à son inimitié,
Cède au peuple romain la plus riche moitié
Des états, que déjà se promet son courage ;
La Provence et ses mers seront notre partage,
Naples qu'il faut punir passera sous sa loi :
Vous jugez qu'un traité, garant de notre foi,
L'un l'autre nous engage à la persévérance :
Quelque succès peut-être enfle mon espérance;
Mais par delà les monts une fois parvenu,
Rienzi méprisé, sans doute mieux connu,
Apprendrait à Valois, ce détracteur de Rome,
Que du sein du néant il peut sortir un homme :
De cette ambition mon cœur est possédé :
Si par vous cependant je ne suis secondé,
Je lutterais en vain, seul opposant mon zèle
Aux traits que peut lancer la fortune infidelle :

Je compte, Cerroni, sur votre attachement :
Ma faveur ne fait point votre unique ornement ;
Une probité rare, une âme incorruptible,
Sourde à l'ambition, à l'or inaccessible,
Trop fière pour flatter ou pour dissimuler,
Quand l'intérêt public ordonne de parler,
Des antiques Romains vive et sublime image,
D'un respect éternel vous assurent l'hommage ;
De votre ami jamais ne détournez les yeux :
Castella, vos conseils me seront précieux,
Vous, né dans un haut rang, mais de qui la sagesse
A mis dans la vertu la suprême noblesse,
Et qu'on voit à l'éclat préférer la douceur
De l'hymen qui vous doit bientôt joindre à ma sœur.
(*A Renaud*).
Pour toi, jeune héros, que chérit la victoire,
Ton pays veut encor te confier sa gloire,
Et tu cimenteras la paix dont il jouit :
De ton dernier combat la splendeur éblouit ;
Du tribunat, propage, étends la renommée :
Le monarque hongrois n'attend que mon armée,
De ces murs avec toi qu'elle parte demain :
Je te fais gouverneur, pour le peuple romain,
Des pays, que lui va conquérir ta vaillance ;
Fais aimer ta justice, estimer ta prudence,
Que la plus noire envie applaudisse à mon choix.

RENAUD.

Avant que de voler à de nouveaux exploits,
Par la clémence osons purifier nos armes :

(*En montrant Colonne*).

Ce vieillard ne vous peut opposer que des larmes,
Et vous avez le droit d'absoudre et de punir,
Qu'il soit libre, et Renaud, prêt à vous soutenir
Dans les pénibles soins qu'exige votre place,
Heureux que tout son sang pût effacer la trace
De tous les maux produits par nos inimitiés,
Vous jure d'apporter la victoire à vos pieds.

RIENZI (*se lève, tous se lèvent avec lui*).

Si j'honore un guerrier, de qui la main hardie
Cueille un laurier durable, au péril de sa vie,
J'admire le vainqueur, dont le génie heureux
Sème autour de son char un pardon généreux,
Et je sens tout le prix de cet effort sublime;
Mais en rendant justice à ton cœur magnanime,
Ma gloire doit l'aveu que j'avais pardonné;
Jamais un ennemi par Rome condamné
N'aurait de mes secrets été dépositaire:
Méritez la faveur qu'elle daigne vous faire,
Colonne, soyez libre, et dans le tribunat
Respectez un pouvoir, le salut de l'État:
Vos biens vous sont rendus; mais Rome veut un gage,
Qui sur vos sentimens ne laisse aucun nuage;
Votre fille, Euphémie est ce gage certain;
Tribun, je la demande et lui donne ma main.

RENAUD.

Qu'entends-je? Juste ciel!

CERRONI.

Je doute si je veille.

COLONNE.

Quelle injure nouvelle a frappé mon oreille,
Et vient de ranimer mon courroux languissant!
Colonne! pour ton nom quel jour avilissant!
Ah! j'ignorais encor l'excès de ma misère.
Il nous juge, ma fille, indignes de ton frère,
Ce tigre, qui n'osa l'aborder qu'au trépas;
Fier d'avoir contre moi soulevé des ingrats,
Et consommé par eux ta ruine et la mienne,
Il croit pouvoir confondre et ma race et la sienne,
Il t'offre ici sa main, et l'offre sans terreur...
Reçois-la, dans son lit, va, porte ma fureur,
Perce, déchire, immole un monstre... Je m'égare...
C'en est fait, les cruels! ils m'ont rendu barbare.

RIENZI (*à Renaud*).

Qu'on le remette aux fers.

RENAUD.

Seigneur.

RIENZI.

Obéissez.

(*Renaud sort avec Colonne*).

SCÈNE IV.

RIENZI, CASTELLA, CERRONI.

CERRONI.

Se peut-il qu'un tribun...

RIENZI.

Cerroni, c'est assez :
L'Etat, l'heure m'appelle au siége redoutable,
Où je poursuis l'injuste et punis le coupable,
Où tous les jours je veille au maintien de la loi.
Vous pourrez me revoir : Castella, suivez-moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

RIENZI, CASTELLA.

RIENZI.

Ainsi donc le succès répond à notre attente.

CASTELLA.

On ne saurait du peuple exprimer l'épouvante :
Il est persuadé, qu'un parti de Romains
Était près d'arracher Colonne de vos mains,
De vous ôter la vie, et que, mise au pillage,
Rome devait subir tout ce que peut la rage :
Et ce bruit est si bien par mes soins répandu,
Qu'hommes, femmes, enfans, tout le peuple éperdu,
De Colonne à grands cris demandent le supplice.

RIENZI.

Que pour tromper ce peuple, il faut peu d'artifice !
Qu'il est léger à croire, à s'émouvoir aisé !
Qu'on souffre à le conduire et qu'on est exposé !

CASTELLA.

Et moi-même, seigneur, que faut-il que je croie ?

RIENZI.

Que du lâche Clément je dois être la proie.

CASTELLA.

Auriez-vous d'Avignon reçu quelques avis ?

RIENZI.

Clément, dans Avignon, a mis ma tête à prix.

CASTELLA.

Vous avez eu, seigneur, trop ou trop peu d'audace :
Vous osez vous asseoir à la première place,
Et vous êtes tribun, chevalier.

RIENZI.

Je suis moi.

CASTELLA.

On ne règne vraiment qu'autant que l'on est roi.

RIENZI.

J'en ai l'autorité.

CASTELLA.

Sous un nom populaire ;
Et le peuple....

RIENZI.

Après tout, sans chefs que peut-il faire?
Des insurrections j'ai brisé le ressort,
Et de Colonne enfin l'alliance ou la mort....

CASTELLA.

De l'absolu pouvoir vous applanit la route ;
Mais aussi...

RIENZI.

Quelqu'un vient ; c'est Colonne sans doute ;
J'ai voulu lui parler, avant de le punir ;
Un licteur me l'amène.

SCÈNE II.

RIENZI, CASTELLA, CERRONI.

CERRONI.

Il ne veut point venir,
Et la mort la plus prompte est tout ce qu'il réclame:
J'ai pris sa place et viens interroger votre âme,
L'âme de mon ami, d'un Romain, d'un tribun:
La gloire est toute à vous, l'opprobre m'est commun:
Rome libre applaudit à votre heureux génie;
Mais votre ambition forgeant la tyrannie,
La honte et le mépris retomberont sur moi:
Cent conjurés tremblans marchaient sur votre foi,
C'était tout votre appui; j'adoptai l'entreprise,
Elle était généreuse, et j'ose avec franchise
Affirmer, qu'avec vous à peine associé,
Aux yeux du peuple entier je la sanctifiai:
A ma voix, Rienzi, vous fûtes son idole;
Il vous suivit en foule aux murs du Capitole,
Vous nomma son tribun: trois étendards flottans,
Symboles de vos vœux, sous des traits éclatans,
Offraient la liberté, la paix et la justice;
Et trop vrai pour jamais soupçonner l'artifice,
De la liberté, moi, je portais le drapeau:
Aujourd'hui cependant quel funeste flambeau
Vient luire tout-à-coup dans ce cœur qui vous aime!
Vous êtes des Romains le magistrat suprême,
Magistrat plébéïen, et par un sort fatal,

Ce rang, où mon ami respirait sans égal,
Où son âme puisait sa force et sa richesse,
Ce rang que lui choisit la divine sagesse,
Pour montrer à l'orgueil, d'honneurs faux revêtu;
Que la grandeur de l'homme est toute en sa vertu,
Il le souille, on le voit, épris d'une chimère,
Prostituer son nom pour un titre vulgaire,
Qu'avec lui des mortels partage le dernier:
Rome voit son tribun devenir chevalier,
Ce fier républicain souffre qu'on le couronne:
Par son ordre aujourd'hui j'amène ici Colonne,
Je suis plein de l'espoir qu'il veut lui pardonner,
Il ne peut le corrompre, il va l'assassiner.

RIENZI.

Qu'entends-je!

CERRONI.

Le discours d'un ami véritable,
Qui, jaloux de remplir un devoir respectable,
Ne peut envisager d'un œil indifférent
Celui que des Romains il jugea le plus grand:
Colonne était absous, par quelle politique
Redevient-il l'objet de la haine publique?
J'ose vous demander quel est votre dessein.

RIENZI.

Et si c'est un secret renfermé dans mon sein....

CERRONI.

Un tribun n'en a point dont il ne doive compte.

RIENZI.

Un tribun de qui l'âme à s'enflammer est prompte,

Poussé trop loin, pourrait... Cerroni, je veux bien
Me montrer tout entier, ne vous déguiser rien,
J'estime vos vertus, et vous m'allez connaître.
Dans Avignon jadis, en sa cour, votre maître,
Clément par un refus prépara ma grandeur :
Décoré près de lui du nom d'ambassadeur,
Les malheurs de l'état formant tout mon cortége,
Je demandais qu'à Rome il rétablît le siége
Dont s'énorgueillissait trop long-tems Avignon,
Que du gouvernement sa main prît le timon,
Et dans la capitale, en proie à la licence,
Qu'il vînt, prince et pasteur, déployer sa puissance :
Je plus au souverain, déplus aux favoris,
N'obtins rien, et laissai pour adieu mon mépris.
Animé d'un courroux que je cachais à peine,
Je fis serment alors de secouer ma chaîne,
De venger mon pays qu'on osait dédaigner,
De punir un pontife indigne de régner ;
Mais enfin ce serment n'était qu'une parole :
Il fallait s'emparer des murs du Capitole,
Chasser et gouverneur, et sénateurs et grands ;
J'étais seul, sans appui, sans amis, sans parens,
Sans crédit, hors d'état de faire une largesse :
La singularité me tint lieu de richesse :
Sous les yeux vigilans d'un sénat ombrageux,
Marchant à la faveur des emblêmes, des jeux,
Je sondai les esprits, j'éveillai les courages,
Je sus déconcerter les têtes les plus sages,
Et couvert du manteau de la frivolité,
Aux stupides Romains lancer la vérité....

CERRONI.

Dont ils n'ont méconnu ni repoussé l'atteinte.

RIENZI.

Je me fortifiai de votre amitié sainte,
Puis je donnai l'essor à toute ma fierté,
Je cherchai la lumière et la publicité,
Ravi d'avoir le jour pour témoin de ma gloire;
Et ce que l'avenir jamais ne pourra croire,
Je fis à son de trompe assembler mon parti:
Indécis ou tremblant, le sort m'eût démenti,
Justement indigné de mon incertitude;
Mon intrépidité ravit la multitude,
Et par l'étonnement subjugua tous les cœurs,
Rome fut délivrée; et de sages rigueurs
Des oppresseurs depuis ont extirpé la race,
Leurs palais sont déserts; mais en changeant de face,
Rome a-t-elle daigné recouvrer ses vertus?
Voit-on son sein fertile enfanter des Brutus?
De son génie antique elle offre à peine une ombre,
Et pour un Cerroni, des esclaves sans nombre,
Qu'un instant peut encor replonger dans le deuil;
Qui n'ont de Rome libre hérité que l'orgueil,
Que l'amour de ses jeux, de sa magnificence:
J'ai su mettre à profit la publique démence.

CERRONI.

Grand Dieu!

RIENZI.

J'ai cru devoir au siècle me plier,
Et chef d'un peuple vain me faire chevalier,

L'âme pouvant fléchir sans cesser d'être grande ;
En un mot, puisqu'ici le tribunat commande,
Et qu'il faut de l'éclat pour frapper les regards,
Tribun, j'ai déployé la pompe des Césars,
Comme eux, armé du glaive et ceint de la couronne.
Vous m'accusez enfin d'assassiner Colonne.

CERRONI.

Je n'accuse que moi, moi seul, qui dus savoir,
Que le plus fort se brise à l'écueil du pouvoir,
Et de quelqu'avenir, Rome, que tu te flattes,
Pour un Timoléon qu'il est cent Pisistrates.

RIENZI.

Où sont-ils? Est-ce moi qu'on ose ainsi nommer?

CERRONI.

Qui méprise le peuple est près de l'opprimer.

RIENZI.

Je hais les oppresseurs.

CERRONI.

On les hait, on les chasse,
Et souvent...

RIENZI.

Achevez.

CERRONI.

C'est pour prendre leur place.

RIENZI.

De vos emportemens, Cerroni, je suis las.

CERRONI.

Je parle en homme libre, et ne m'emporte pas.

RIENZI.

Vous parlez...

CERRONI.

En Romain, impatient d'apprendre
De Colonne comment on peut être le gendre,
Sans avoir fait divorce avec les Plébéiens.

RIENZI.

Si j'ai pu séparer leurs intérêts des miens;
Le trépas de Colonne...

CERRONI.

Est une barbarie,
Qui sert votre vengeance et non point la patrie.

RIENZI.

D'Avignon contre moi les foudres sont lancés!
De l'interdit fatal nos temples menacés!
Ma tête est mise à prix!

CERRONI.

A prix! Qui l'ose dire?

RIENZI.

Ce sanguinaire arrêt que vos yeux peuvent lire.

CERRONI (*après avoir lu*).

Rienzi, soyez juste, et votre flanc sacré
Craindra peu la fureur d'un bras désespéré,
Avignon n'osera soutenir votre vue,
Son tonnerre impuissant s'éteindra dans la nue,
Tous nos cœurs formeront, autour de vous pressés,
Un rempart d'où ses traits tomberont émoussés:
Mais il est tems: le peuple, en son amour extrême,

Commit entre vos mains l'autorité suprême;
Il en peut aujourd'hui réclamer le dépôt:
Pandolfe vertueux, mort sur un échafaud,
Du tribunat naissant a terni la justice;
J'ai vu le deuil public honorer son supplice,
Et tous les gens de bien s'élever contre vous;
Maintenant si Colonne expirait sous vos coups,
Je ne répondrais pas que lasse du silence,
Rome enfin...

CASTELLA.

Je réponds de son obéissance:
De terreurs trop long-tems c'est vous entretenir,
Seigneur, et vous pouvez récompenser, punir,
Le peuple applaudira, c'est moi qui vous l'atteste:
Et d'ailleurs, s'il est vrai qu'il aime ou qu'il déteste,
Guidé le plus souvent par sa légèreté,
Il importe à l'Etat, qu'un coup d'autorité
Prévienne les dangers de son ingratitude;
Vous ne gouvernerez qu'avec inquiétude,
Tant que vos ennemis respireront.

CERRONI.

Cruel!
Peux-tu bien l'abreuver de ce poison mortel?
Rome sur ses vertus fondait sa délivrance,
Il en est, tu le sais, la dernière espérance,
Et cet unique espoir, tu veux nous l'arracher!
Auprès de mon ami qu'es-tu venu chercher!

RIENZI.

Cerroni!

CASTELLA.

C'est à vous, seigneur, d'être mon juge.

CERRONI.

Quoi! du parti des grands n'est-ce pas ce transfuge,
Ce Castella, qu'on dit d'ayeux nobles issu?
Pourquoi donc, infidèle au sang qu'il a reçu,
Et démentant l'orgueil de sa haute naissance,
Vient-il d'un plébéïen mendier l'alliance,
Epouser votre sœur? Qui le fait se lier?
Pourquoi vit-on sa main vous armer chevalier?

RIENZI.

C'est trop long-tems souffrir un discours qui m'outrage;
Si vous ne commandez à votre humeur sauvage,
Après m'être contraint autant que je l'ai pu...

CERRONI.

Les grands n'ont pu vous vaincre, ils vous ont corrompu;
(*En montrant Castella*).
Et voilà l'instrument qu'ils font mouvoir sans doute;
Déjà de votre cœur il m'a fermé la route:
Mais, si des plébéïens j'ai servi le premier,
Des nobles ma fierté rejette le dernier.
Adieu.
(*Cerroni sort*).

SCÈNE III.

RIENZI, CASTELLA.

RIENZI.

Crains de pleurer cet adieu téméraire ;
Pandolfe moins coupable attira ma colère.

CASTELLA.

La haine qu'il me porte éclate malgré lui :
Dans Colonne il voudrait, ménageant un appui.....

RIENZI.

Eh bien, sans plus tarder, que Colonne périsse.

SCÈNE IV.

RIENZI, CASTELLA, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Il est donc résolu cet affreux sacrifice ;
Et la publique voix ne m'en imposait pas ?

RIENZI.

Que vois-je ! Quel bonheur jette ici dans mes bras...
(*A Castella*).
Qu'on nous laisse.

EUPHÉMIE.

Ah, seigneur, écoutez ma prière :
Du nom le plus fatal vous voyez l'héritière ;
Il ne reste que moi du sang infortuné,

Qu'à couler aujourd'hui vous avez condamné ;
Du malheureux Colonne enfin je suis la fille :
Je viens subir le sort de ma triste famille :
Mon frère est mort, mon frère est tombé sous vos coups,
Je viens vous supplier de nous réunir tous :
Tant qu'a duré l'espoir de recouvrer mon père,
J'ai pris soin de ma vie, elle a dû m'être chère ;
Il pouvait dire au moins, cet auguste vieillard,
Ma fille en liberté respire quelque part,
Et d'un regard plus ferme il voyait sa défaite ;
Mais aujourd'hui qu'il meurt, je sors de ma retraite,
Et viens m'exposer toute à votre inimitié,
Ou plutôt, implorer, seigneur, votre pitié :
Vous n'avez pas peut-être un cœur inexorable,
Il se peut que mes pleurs vous trouvent favorable. . .

RIENZI.

Votre père, madame, a mérité la mort :
Ce jour même, à l'instant, desirant un accord,
J'ai fait venir ici l'ingrat en ma présence ;
En plein conseil, ici, mon aveugle indulgence
Lui rendait tous ses biens avec la liberté ;
J'exige un seul garant de sa fidélité. . .

EUPHÉMIE.

De la foi de monpère il ne fallait qu'un gage !
Il vivait à ce prix ! Je serai votre otage,
Captive, je serai le garant de la paix :
Sur l'auteur de mes jours épanchez vos bienfaits,
Et vous ne verrez point mes importunes larmes,
Vous reprocher, seigneur, le succès de vos armes ;

J'oublierai de quel rang le ciel m'a fait décheoir,
De quel doux avenir il m'a ravi l'espoir,
(*à part.*) J'oublierai que Renaud a creusé mon abîme :
(*haut.*)
Envers votre ennemi montrez-vous magnanime,
De la prospérité le cours est incertain :
Songez quel fut Colonne et voyez son destin,
Un instant a détruit quarante ans de puissance ;
Il se peut que, jouet de la même inconstance,
Le vainqueur soit demain plus malheureux que lui,
Et s'il fut sans pitié, quel sera son appui ?

RIENZI.

Malgré tout le transport du courroux qui m'anime,
Un si beau dévouement me pénètre d'estime :
On est digne en effet d'en imprimer l'ardeur,
Quand on vient s'immoler avec tant de grandeur,
Le malheur s'ennoblit, se couronne de gloire,
Et c'est ainsi qu'il doit désarmer la victoire :
Cessez de vous troubler, mon cœur a pardonné,
Votre rare vertu vous le livre enchaîné,
J'en rends grâces au ciel, et j'accepte avec joie
L'otage précieux que sa faveur m'envoie,
Sans toutefois pouvoir remplir tous vos souhaits :
Vous, madame, habiter captive ce palais !
N'est-ce pas rechercher que Rome me déteste,
Et vouloir à tout prix me devenir funeste ?
Ah ! reprenez un rang, d'où vos soins généreux
Puissent s'étendre au loin sur tous les malheureux,
Je serai leur vengeur, soyez leur bienfaitrice ;
Attachez à mon sceptre une main protectrice,

Qui commandant l'amour, en écarte l'effroi,
Et que la vérité, pour venir jusqu'à moi,
Avec cette candeur dont frémit l'imposture,
Emprunte le secours d'une bouche aussi pure:
C'est vous en dire assez, madame, et dès ce soir,
L'un et l'autre aux autels Rome prétend nous voir,
Vous, de nos différens arbitre souveraine,
M'accepter pour époux, étouffer toute haine,
Et moi, vous confirmer avec solennité....

SCÈNE V.

RIENZI, EUPHÉMIE, CASTELLA.

CASTELLA.

Seigneur, quel coup fatal à votre autorité!
Votre ennemi mortel, Colonne a pris la fuite.

EUPHÉMIE.

Qu'entends-je!

RIENZI.

Et nul des miens ne vole à sa poursuite

CASTELLA.

Dans mon étonnement je n'ai rien négligé:
Auprès de lui, dit-on, Cerroni s'est rangé,
Renaud l'a délivré.

RIENZI.

Mon vengeur!

EUPHÉMIE.

Douce ivresse!

Je me sens inonder de larmes d'alégresse,
Pour mon père, Renaud, tu t'es sacrifié,
Je n'ai plus de misère et tout est oublié.

RIENZI.

Quel langage, madame, et qu'est-ce qu'il m'annonce?

EUPHÉMIE.

Vois, tyran, vois ma joie, et c'est là ma réponse.

RIENZI (*à Castella.*)

Jusques à mon retour, qu'on la retienne ici,
Tandis que sur les pas de Renaud. . .

SCÈNE VI.

RIENZI, EUPHEMIE, CASTELLA, RENAUD.

RENAUD.

Le voici :
Mais! que vois-je! Euphémie!

EUPHÉMIE.

O mortelles alarmes!

RIENZI (*à Castella*).

A ma garde soudain faites prendre les armes,
Et qu'autour du palais les postes soient doublés;
S'il est des factieux, qu'ils soient tous immolés.

(*Castella sort*).

(*A Renaud*).

Tu n'échapperas pas, perfide.

EUPHÉMIE.

Je frissonne.

RENAUD.

Euphémie, en ce lieu!

RIENZI (*à Renaud*).

Qu'est devenu Colonne?
J'en ai commis la garde à ta fidélité.

RENAUD.

A cette heure, Colonne, en pleine liberté,
Peut braver la menace et défier l'injure.

RIENZI.

Qui t'a donné le droit, à toi, ma créature,
Qui t'a pu suggérer le dangereux dessein
D'oser briser des fers qu'avait forgés ma main?
Si ma cause à tes yeux paraît illégitime,
Il fallait m'attaquer sans recourir au crime;
Dans le parti contraire ouvertement haïr,
Il fallait me combattre et non pas me trahir.

RENAUD.

J'ai fait ce que l'honneur a voulu que je fisse;
Et si c'est te trahir qu'enchaîner ton caprice,
Je suis prêt à répondre en face de l'Etat.

RIENZI.

Qui te justifiera devant le tribunat?
Sa confiance en toi ne l'as-tu pas trompée?

RENAUD.

Colonne m'appartient par le droit de l'épée;
Par le droit que m'acquit ce bras victorieux.

RIENZI.

Juste ciel!

RENAUD.

Aujourd'hui superbe, audacieux,
Ebloui de l'éclat de ta fortune immense,
Et pensant à Colonne inspirer ta démence,
Moi présent, tu l'absous; et pour prix du pardon,
A son nom tu prétends associer ton nom;
Il entend cet arrêt de ta bouche ennemie;
Il te voit aspirer à la main d'Euphémie;
Il s'indigne, s'emporte, et ton esprit confus
Du glaive des bourreaux menace son refus;
Et je l'aurais souffert! Au péril de ma tête,
J'ai de tes fers sanglans arraché ma conquête,
Et mis en sûreté le laurier du vainqueur;
Ou plutôt, j'ai suivi le penchant de mon cœur:
J'idolâtre Euphémie, et la voulais pour femme;
Son père impitoyable a repoussé ma flamme;
Mon bras l'eût défendu, mon bras lui fut fatal,
Juge si ce cœur fier peut souffrir un rival.

RIENZI.

J'entends : holà, Licteurs.

(*Les Licteurs entrent*).

EUPHÉMIE.

Seigneur, qu'allez-vous faire?
Renaud fut votre appui dans des jours de colère;
S'il ne s'en souvient plus, pourriez-vous l'oublier?

RENAUD.

Je ne le fus jamais d'un vil aventurier,

Ton père a fait mon crime, et j'en porte la peine.

RIENZI.

Dans la prison, Licteurs, qu'à l'instant on l'entraîne.

RENAUD.

Tes Licteurs, ta prison n'est pas ce que je crains;
Mais faut-il que je laisse Euphémie en tes mains!

(*On l'emmène*).

RIENZI.

De votre père on suit en ce moment la trace,
Et vous savez, madame, à quel prix est sa grâce.

EUPHÉMIE.

Le ciel, le juste ciel prendra soin de son sort,
Et de tous vos bienfaits je ne veux que la mort.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(*On entend sonner la cloche du Capitole*).

CASTELLA.

Le Peuple ne vient plus avec le même zèle:
Du Capitole en vain la cloche ici l'appelle ;
Il ne s'annonce encor par aucun mouvement,
Lui, dont rien n'égalait jadis l'empressement,
Quand d'un noble surtout devait tomber la tête:
L'airain sonnait à peine, on eût dit une fête,
Il accourait en foule, et de l'œil, de la voix,
Du tribunat sanglant justifiait les lois,
Frémissant à-la-fois de plaisir et de crainte :
Aux acclamations a succédé la plainte,
Depuis qu'assis au rang des chevaliers romains,
L'orgueilleux Rienzi, que j'armai de mes mains,
Semble de sa puissance oublier l'origine :
Ainsi la vanité prépara ta ruine,
Que mes soins, Rienzi, sauront accélérer :
J'entretiens le vautour qui doit te dévorer :
Fidèle à mon parti, mais habile à te nuire,
Assuré que toi seul tu pouvais te détruire,
A l'exemple des grands je n'ai point combattu :
Ta naissance faisait ta force et ta vertu,
Parmi les ennoblis je t'ai fait prendre place ;

De son crédit Pandolfe appuyait ton audace ;
Je t'ai fait immoler Pandolfe à tes soupçons,
Et Cerroni paîra ses superbes leçons :
A tous les tiens enfin je veux te voir funeste,
Et, s'il le faut, aux miens, pourvu qu'on te déteste ;
Tout ce qui te pourra du peuple séparer,
Tout ce qui te perdra, je veux te l'inspirer.

SCÈNE II.

RIENZI, CASTELLA, *Licteurs*, *Peuple.*

RIENZI.

A-t-on dit, Castella, qu'on amenât le traître ?

CASTELLA.

Vos ordres sont donnés, Seigneur, il va paraître.

RIENZI.

Romains, venez remplir le noble et digne emploi,
Qui vous fit surnommer jadis le peuple roi,
Venez publiquement réprimer un coupable,
Je remets en vos mains mon sceptre redoutable,
Et le droit de punir qui lui fut assigné :
Par la sévérité vos pères ont régné,
Vous, pour régner comme eux, imitez leur exemple :
Songez qu'en ce moment l'univers vous contemple,
L'univers va juger, si ce n'est point en vain,
Que vous êtes armés du pouvoir souverain,
S'il est vrai que la loi commande aux bords du Tibre,
Et si Rome en effet méritait d'être libre :

Le tribunat périt, si vous ne le sauvez;
Ma tête est mise à prix, les grands sont soulevés,
On parle d'un légat qui se joint aux rebelles;
Je ne suis entouré que de cœurs infidèles :
Dans mon propre palais, Romains, la trahison
Du superbe Colonne a forcé la prison,
Un grand comblé d'honneurs vous a fait cette offense,
Et ce grand, ce coupable, ici vers vous s'avance.

SCÈNE III.

RIENZI, CASTELLA, RENAUD (amené par deux Licteurs), *Licteurs, Peuple.*

RIENZI.

En présence, Renaud, de tes concitoyens,
Je te déclare traître, et pour tel je te tiens :
N'as-tu pas de Colonne aidé la fuite infâme?
N'as-tu pas transgressé la loi qui le réclame,
Mis en danger l'état, compromis l'amitié?

RENAUD.

De mes crimes, Romains, il vous tait la moitié:
Il en est un sur-tout qu'épargne sa colère,
Et dont je dois l'aveu, puisqu'il en fait mystère :
Pourquoi leur caches-tu que je suis ton rival,
Que tous deux entraînés par un amour fatal,
Nous venons à l'instant tous deux de nous connoître?
Puisqu'ici devant eux tu me fais comparaître,
Accusateur, pourquoi ne leur nommes-tu pas

Et la cause et l'objet qui forme nos débats?
Apprenez donc, Romains, avant que je périsse....

SCÈNE IV.

RIENZI, CASTELLA, RENAUD, COLONNE, *Peuple, Licteurs.*

COLONNE.

Sauvez, sauvez ma fille, elle n'est point complice
De tout ce que j'entends qu'on ose m'imputer;
De quoi l'accuse-t-on? qu'a-t-elle pu tenter?
Son plus grand crime, hélas! c'est de m'avoir pour père.

RIENZI.

C'est le seul qui l'expose au traitement sévère,
Que lui fait éprouver la rigueur de la loi:
Et n'en est-ce pas un que d'être né de toi,
S'il est vrai que tu fus un gouverneur sinistre;
Si du tyran de Rome ambitieux ministre....

COLONNE.

Tu pourras tout-à-l'heure à loisir éclater,
Tu pourras me noircir, tu pourras m'insulter,
Et de la multitude alimentant l'ivresse,
De toute ta puissance accabler ma faiblesse;
Mais dis-moi si ma fille ici doit en tes mains....

RIENZI.

Ta fille est en ce lieu l'otage des Romains.

COLONNE.

Rienzi, quel que soit l'excès de sa misère,

Souviens-toi que ma fille au bourreau de son frère
Ne donnera jamais le nom de son époux,
Qu'elle saura braver ton superbe courroux,
Qu'elle saura mourir, avant que...

RIENZI.

Sois tranquille,
Elle vivra, ces murs sont pour elle un asile,
Et jamais je n'ai su tyranniser les cœurs :
Mon courroux ne poursuit que les conspirateurs,
De leurs fers s'échappant, dans l'espoir de répandre...

COLONNE.

A quoi sert ce discours, quand je viens les reprendre,
Quand plus étroitement tu les peux rattacher ?
Ah ! si j'ai consenti de m'en voir arracher,
C'est que, ma fille étant le seul bien qui me reste,
J'espérais la soustraire à ton regard funeste,
Heureux d'imaginer, parmi mes déplaisirs,
Que je la ravissais à tes affreux soupirs.

RIENZI.

Je ne soupire pas, ma volonté suprême
A fait un peuple libre, et je le suis moi-même,
Et les traits de l'amour ne m'ont jamais blessé :
S'il m'avait assailli, je l'aurais repoussé :
Ainsi, dans ta maison, je choisissais ma femme,
Pour rompre tes desseins, et subjuguer ton âme,
Pour avoir un garant de ta soumission ;
Je voulais commander à ton aversion ;
Et par le nœud puissant d'un hymen salutaire,
Contenir pour le moins la haine héréditaire,

Qu'au premier furieux qui voudra l'adopter
En dot avec sa main ta fille doit porter,
Et dont la violence exerce un tel empire,
Qu'ouvertement Renaud lui-même la respire.

RENAUD.

Je l'avoue, oui je hais, autant qu'il est en moi,
Et tout ce que j'entends, et tout ce que je voi.

RIENZI.

Tu hais les plébéïens.

RENAUD.

Quelques titres qu'ils prennent,
Je les hais, quand eux-même à les haïr m'apprennent;
Quand, leurs vrais sentimens ne se contraignant plus,
Je m'aperçois qu'ils n'ont que de fausses vertus,
Et qu'il faut pour leur plaire être leurs satellites;
Je les hais, quand sondant leurs âmes hypocrites,
J'y trouve tout l'orgueil qu'ils blâmaient dans les rois,
Je les hais, sous leurs pieds quand ils foulent nos droits,
Et que leur insolente et lâche barbarie,
En nous chargeant de fers, invoque la patrie;
Je les abhorre enfin, quand ils sont des tyrans,
Quand, par le bras du peuple ayant frappé les grands,
Des grands pour l'enchaîner ils briguent l'alliance.

RIENZI.

Je suis digne, Romains, de votre confiance,
Et ce vil déserteur ne peut me la ravir.

RENAUD.

Par les mains l'un de l'autre il veut nous asservir;
Sa sombre politique y parviendra sans doute,

Et notre aveuglement aura frayé la route.

RIENZI (*au Peuple*).

Voyez qui vous trahit et voyez qui vous sert,
De votre sang Colonne est encor tout couvert,
Renaud....

RENAUD.

Ne trahit point, il n'a fait que défendre
Celui dont tu voulais toi-même être le gendre :
Si d'ailleurs, Rienzi, je t'ai prêté mon bras,
Ce fut au champ d'honneur, au milieu des combats,
Où, qui verse le sang, peut le verser sans crime,
Où le meurtre a rendu le meurtre légitime,
Où, de son seul courage on tient tout son pouvoir,
Où, qui donne la mort a pu la recevoir ;
Je ne partage point la fureur qui t'égare,
J'ai l'âme d'un soldat et non pas d'un barbare.

RIENZI.

On fait mal son devoir, en servant à demi.

RENAUD.

Mon ennemi vaincu n'est plus mon ennemi,
S'il tombe dans les fers, son malheur me regarde :
Et s'il est en péril, pour lui je me hasarde.

COLONNE.

Ursin, prends de mon sort un peu moins de souci :
(*En montrant Rienzi.*)
C'est à ton maître, au sien, de m'arracher d'ici.

RIENZI.

Ce maître, quel est-il ?

COLONNE.

C'est toi qui le demandes !
Les peuples, à l'envi, lui portent leurs offrandes,
Et sur son siége assis, il est leur ferme appui :
Les rois sont à ses pieds, les rois règnent par lui ;
Il terrasse l'impie, et sa triple couronne,
Embrassant l'univers, tient au ciel qui la donne :
Et toi, serpent nourri dans son sein paternel,
C'est toi, qui méconnais son empire éternel !
Grand Dieu, hâte l'instant que ta bonté recule ;
Brise, réduis en poudre un sceptre ridicule,
Par ton ministre saint d'anathême frappé,
Que dans son fol orgueil le méchant soit trompé ;
Et pour que tous mes vœux en ce jour s'accomplissent,
Qu'avec lui, Dieu vengeur, tous les ingrats périssent.

RIENZI.

Tu l'invoques en vain, il est sourd à ta voix :
C'est lui, ce Dieu vengeur, ce souverain des rois,
Qui renversa, cruel, tes légions perfides ;
C'est lui qui referma ces gouffres homicides,
Où, tigres affamés, vous, gouverneurs et grands,
Vous nous engloutissiez et dévoriez vivans ;
C'est par lui que mon bras a dissipé vos ligues,
Étouffé vos complots, anéanti vos brigues,
Et changé vos déserts, de crimes infectés,
En un séjour de paix et de prospérités.
Et tu m'oses donner ton pontife pour maître ?
Après ce que j'ai fait, je n'en veux plus connaître,
Et l'on ne verra plus un vieillard languissant,

Mouvoir le gouvernail au gré du plus puissant,
Ni d'avides légats, dans leurs superbes courses,
Appauvrir de l'état et détourner les sources,
Insultant sans pudeur à nos calamités.

COLONNE.

Poursuis, que rien n'échappe à tes impiétés :
Après avoir ravi l'aliment de l'Église,
Diffame les pasteurs, afin qu'on la méprise :
Tout commerce avec toi, profane, est interdit :
Qui te souffre, est infâme, et qui te sert, maudit ;
L'Église t'a fermé son temple redoutable,
Tu n'approcheras plus de la céleste table,
Du nombre des vivans ton Dieu t'a retranché.

RIENZI.

Contre les oppresseurs, à sa voix j'ai marché,
Et des méchans et d'eux sa bonté me sépare :
Pontife proscripteur, homme injuste et barbare,
Qui maudis ton semblable et mets sa tête à prix,
Cet horrible pouvoir, dis-nous où tu l'as pris,
Dis-nous d'où tu le tiens : ton Dieu fut sur la terre,
A-t-on jamais ouï parler de son tonnerre ?
Vit-on jamais son bras de tes foudres armé,
Et le sauveur du monde en bourreau transformé ?
Fut-il dominateur ? eût-il ton opulence ?
Quels sont donc, avec lui, tes traits de ressemblance ?
Il vécut humble et pauvre, aima l'égalité,
N'affecta sur les rois aucune autorité,
Ne s'intitula point le souverain de Rome,
Et s'il est vraiment Dieu, c'est qu'il fut vraiment homme.

COLONNE.

Clément sur les Romains règne par sa vertu.

RIENZI.

Devant mon tribunal je le cite.

COLONNE.

oses-tu...

RIENZI.

Rome est libre, et son droit remonte à sa naissance ;
Il est imprescriptible ainsi que sa puissance,
Nos pères trop long-tems en ont été frustrés,
Et c'est un héritage ou nous sommes rentrés.

COLONNE (*en montrant les Romains*).

Leur as-tu révélé le vrai nom de leurs pères?
Avant de les nourrir de pompeuses chimères,
Leur as-tu dit, comment de l'empire romain
Et la flamme et le fer précipitant la fin,
Rome, vaste tombeau, couvrit de ses ruines
Les derniers rejetons de ses races divines,
Et que des Goths vainqueurs, eux, descendans obscurs...

RIENZI.

Ils sont enfans de Rome, ils sont nés dans ses murs.

COLONNE.

Eh! ta Rome elle-même est l'ombre...

RIENZI.

Téméraire,
Dis-moi, ce capitole est-il imaginaire,
Et de barbares mains l'ont-elles relevé?
De leur fureur lui seul il eût été sauvé,

Que Rome existerait, que sa vertu féconde
Pourrait encor prétendre à l'empire du monde,
Et de plus loin Camille a su la rappeler :
Dans son premier revers osé la contempler :
Au sein de Rome en cendre une roche était Rome,
A son dernier soupir il lui reste un grand homme,
Et cent mille Gaulois meurent sur ses débris :
Ce qu'il exécuta, nous l'avons entrepris :
Soyons Goths ou Romains, les Romains nous inspirent,
Sur tous nos monumens leurs actions respirent,
A ce divin flambeau nous nous ranimerons,
Et si Rome n'est plus, nous la rebâtirons.

COLONNE.

Où vis-tu les faisceaux et leur pompe funeste
Précéder du tribun la démarche modeste?

RIENZI.

Je les ferai briser après ton châtiment.

COLONNE (*s'approchant de Rienzi, et lui touchant le pan de sa robe*).

Est-ce là d'un tribun le digne vêtement,
Et cet or convient-il à ta magistrature?

RIENZI.

Tu mets sur moi la main!

COLONNE.

Que dit cette parure?
Es-tu prince, monarque ou chef des plébéiens?

RIENZI.

Je suis...

RENAUD.

Des chevaliers le dernier.

RIENZI.

Citoyens,
Je suis votre tribun, votre appui, votre égide;
Reconnaissez la voix qui vous servit de guide,
Lorsqu'il fallut marcher contre vos ennemis;
Vous étiez chancelans, je vous ai raffermis,
Leur joug pesait sur vous et vous êtes sans maîtres:
A vos ressentimens j'abandonne deux traîtres,
Ils sont digne de mort, citoyens, ordonnez.

SCÈNE V.

RIENZI, COLONNE, RENAUD, CASTELLA, CERRONI (caché parmi le peuple), *Licteurs*, *Peuple.*

CERRONI (*sans être vu*).

Vous ne les jugez pas, vous les assassinez.

RIENZI.

Quel est le téméraire ?

CERRONI (*toujours sans être vu*).

Un Romain.

RIENZI.

Qu'il paraisse.

CERRONI.

Le voici.

RIENZI.

Cerroni !

CERRONI.

Lui-même, qui vous presse
De ne point, Rienzi, souiller le tribunat.

RIENZI.

Par quelle audace, aux yeux du peuple et de l'état,
Seul, vous opposez-vous à ma juste poursuite ?

CERRONI.

L'état entier, le peuple approuvent ma conduite,
Et tout cœur généreux ne peut que m'admirer,
D'empêcher mon ami de se déshonorer.

RIENZI.

Vous abusez des droits que ma bonté vous donne.

CERRONI.

Prenez, prenez mes jours, je vous les abandonne;
Mais laissez-moi sauver votre gloire en danger :
Vous haïssez Colonne, et vous l'osez juger !

RIENZI.

Je hais la perfidie, et quiconque s'oppose...

CERRONI.

Vous haïssez Colonne, et Rome en sait la cause.

RIENZI.

Oui, mon ressentiment ne peut être caché.

CERRONI.

Et de ce tribunal vous avez approché !

RIENZI.

Qui peut m'en écarter, quand le crime est notoire

Lorsque les accusés eux-mêmes en font gloire ;
Qu'ils en sont convaincus, et que l'un d'eux enfin
Fut saisi...

CERRONI.

Je le sais, les armes à la main,
Au milieu de nos murs, témoins de sa furie ;
Et qui porte le fer au sein de la patrie,
Et ne connaît de loi que celle du plus fort,
Doit fixer la victoire ou doit subir la mort ;
Colonne a succombé sous notre effort sublime ;
Colonne est un rebelle, et sa vie un long crime ;
Mais qui l'en punira ? Tribun, sera-ce vous,
Vous, qui, l'avez tantôt, en plein conseil, absous ?

RIENZI.

Ce sera les Romains que l'impunité lasse.

CERRONI.

Mais investi par eux du droit de faire grâce,
Lorsque vous pardonnez, ne pardonnent-ils pas ?

RIENZI.

Je n'ai point pardonné.

CERRONI.

Que dites-vous, hélas ?

RIENZI.

Que j'en appelle au peuple, auteur de ma puissance.

CERRONI.

On n'en appelle pas d'un acte de clémence,
D'un acte de grandeur, de magnanimité.

RIENZI.

Et Colonne lui-même ici l'a rejetté.

CERRONI.

Colonne a le pouvoir de se choisir un gendre,
Et vous ne l'aviez pas, vous tribun, de prétendre...

RIENZI.

Je prétends que sur l'heure il doit être immolé.

CERRONI.

Et le sang n'a-t-il pas suffisamment coulé ?
Ne saurons-nous jamais qu'épouvanter, proscrire,
Et l'art de gouverner est-il l'art de détruire ?

RIENZI.

Quand les conspirateurs seront tous expirans...

CERRONI.

Les conspirations sont l'arme des tyrans.

RIENZI.

Des tyrans !

CERRONI.

De tous ceux, qui veulent qu'on les craigne :
On ne conspire point d'ailleurs où la loi règne.

RIENZI.

On conspire, où l'on voit un membre de l'état
Pouvoir impunément braver le magistrat.

CERRONI.

Et la liberté fuit la terre infortunée,
Où le magistrat tient la parole enchaînée ;

Où nul pouvoir ne lutte avec sa volonté ;
Où, par dérision, le peuple est consulté.

RIENZI.

Le Peuple ici peut tout, c'est à lui de résoudre. . .

CERRONI.

On ne peut égorger ceux que l'on vient d'absoudre,
Et, sur l'esprit d'un peuple et généreux et bon,
La première puissance est celle du pardon.

RIENZI.

Il n'est pas de Romain que la vôtre n'effraie.

CERRONI.

Dites, dites plutôt qu'une âme forte et vraie
Par sa noble franchise effarouche vos sens :
Ah ! si quelque âpreté se mêle à mes accens,
C'est que dans Rienzi je voudrais tout suprême,
Je voudrais la justice et la probité même,
Je voudrais tous les traits de la divinité :
Non je ne peux souffrir que l'inhumanité
Des plus heureux travaux défigure l'ouvrage,
Que les atrocités remplacent le courage,
Et que vous ayiez cru m'en rendre le témoin :
On ne me verra pas vous faillir au besoin :
Je vous dois mon secours, mon amitié, mon zèle :
Colonne est désarmé, Renaud sera fidèle,
Du peuple en leur faveur j'entends d'ici les vœux,
Je les prends sous ma garde, et je vous réponds d'eux.

RIENZI.

L'amour du bien public a dicté ma sentence ;

Mais il est beau, Romains, de pardonner l'offense ;
Cerroni m'a vaincu ; j'éprouve son transport,
Et malgré le danger, je m'en remets au sort :
Au nom du tribunat je demande leur grâce.

CERRONI.

Le Peuple vous l'accorde, et votre effort surpasse
Ce que vous avez fait, Rienzi, de plus grand.

RIENZI.

De leur foi, Cerroni, vous devenez garant ;
Mais l'intérêt de Rome exigeant davantage,
Euphémie en ce lieu restera mon otage.

COLONNE.

Ma fille !

RENAUD.

Au Capitole !

RIENZI.

Eh ! d'où vient cet effroi ?
Craindrait-on . . . ? Cerroni, qui l'habite avec moi,
De ce gage sacré sera dépositaire.

CERRONI.

J'en réponds à l'Etat, j'en réponds à son père.

RIENZI.

Pour que de cet accord rien ne trouble l'effet,
De Rome, Cerroni, je vous nomme préfet ;
(*En lui donnant son épée*)
L'usage ainsi le veut, recevez cette épée,
Et jurez que par vous elle sera trempée

Dans tout sang ennemi du peuple et de ses droits ;
Qu'elle verse le mien, si je déroge aux lois.

CERRONI.

Je fais serment, Romains, d'imiter vos ancêtres.

RIENZI.

Et moi, las d'épargner, s'il est encor des traitres,
En vertu du pouvoir reçu du tribunat,
Soudain je les immole au salut de l'Etat.

(*Tous sortent, excepté Rienzi et Castella*).

CASTELLA.

Est-ce bien Rienzi ?

RIENZI.

Laisse un discours frivole ;
Et reviens me trouver ce soir au Capitole.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

RIENZI.

Qui peut de Castella différer le retour ?
Depuis qu'il m'a quitté, depuis la fin du jour,
Jusques à ce moment que d'heures écoulées !

SCÈNE II.

RIENZI, CASTELLA

RIENZI.

Les victimes enfin sont-elles immolées ?
Suis-je obéi ?

CASTELLA.

Seigneur, j'ai vainement couru :
On n'a point vu Renaud, Colonne a disparu.

RIENZI.

Tous deux m'ont échappé, m'ont dérobé leur tête !
C'en est fait, la fortune à me quitter s'apprête,
Et je serai bientôt l'objet de son courroux.

CASTELLA.

A quels pressentimens vous abandonnez-vous ?
Se peut-il que votre âme à ce point alarmée ?..

RIENZI.

Je tremble que Renaud n'ait rejoint mon armée;
Et que le camp séduit ne serve ses desseins.

CASTELLA.

A Renaud j'ai du camp fermé tous les chemins;
Il n'y pénétrera qu'en y laissant la vie;
Mais que peut d'un cœur vain ou la haîne ou l'envie,
Quand on en tient cent mille enchaînés à son char?
Demain le camp vous nomme Empereur et César,
On vous mène en triomphe.

RIENZI.

Il ne faut qu'un caprice,
Et le char triomphal me conduit au supplice.

CASTELLA.

Tous les vœux sont pour vous.

RIENZI.

Il ne faut qu'un complot.

CASTELLA.

Le trône vous attend, Seigneur

RIENZI.

Ou l'échafaud;
Si j'étais faible assez, Castella, pour souscrire...

CASTELLA.

Si vous l'êtes assez pour refuser l'empire
Que le camp tout entier vous offre par ma voix,
Si vous vous obstinez à repousser un choix,

Qui, de vos ennemis consommant la ruine;
Pouvoit seul détourner le coup qu'on vous destine;
Nous sommes tous perdus.

RIENZI.

Comment?

CASTELLA.

Des avis sûrs
Annoncent qu'un légat arrive dans nos murs.

RIENZI.

Un légat...

CASTELLA.

Vient à Rome où Clément nous l'envoie.

RIENZI.

En effet pour me perdre est-il une autre voie?

CASTELLA.

Un pontife offensé ne sait point pardonner.

RIENZI.

Qui peut, mieux qu'un légat, me faire assassiner?

CASTELLA.

Et qui saurait au peuple inspirer plus de rage?

RIENZI.

Mon élévation de ce peuple est l'ouvrage,
Il en est le principe, il en fut l'instrument.

CASTELLA.

Il servira de même à votre abaissement;
Du moins je l'appréhende et je fonde ma crainte
Sur ce qui s'est passé tantôt dans cette enceinte.

RIENZI.

Ne vous souvient-il plus qu'il me doit ses beaux jours?

CASTELLA.

Seigneur, il me souvient qu'il fut ingrat toujours,
Que ceux qu'il doit aimer, souvent il les déteste,
Et qu'à ses bienfaiteurs, il fut toujours funeste.

RIENZI.

Ainsi, vous me verriez à l'abri des hasards,
Si demain je montais au trône des Césars.

CASTELLA.

Vous seriez à l'abri des fureurs populaires.

RIENZI.

Et sous le joug honteux d'insolens mercenaires,
D'étrangers, de soldats, d'avanturiers sans foi,
A la merci d'un camp qui règnerait pour moi.

CASTELLA.

Un moment on le flatte et bientôt on le brave.

RIENZI.

On ne se fait tyran qu'en devenant esclave.

CASTELLA.

Vous serez honoré parmi les potentats.

RIENZI.

Il me faudra complaire au dernier des soldats;
Et comme de leurs mains je tiendrai la puissance,
Empereur, il faudra tolérer la licence,
Et pour être souffert, souffrir, endurer tout;

L'enthousiasme passe et fait place au dégoût ;
Un concurrent paraît qu'en tumulte on proclame ;
Et de Vitellius j'aurai le sort infame.

CASTELLA.

Il ne sut point régner.

RIENZI.

Si je règne un instant ;
Du malheureux Galba le sort affreux m'attend.

CASTELLA.

Les modernes états sont exempts de ces crimes.

RIENZI.

Des despotes du jour je connais les maximes ;
Je sais par quels moyens, je sais par quels forfaits ;
Une fois sur le trône, ils y dorment en paix ;
Comment les nations par degrés s'avilissent ;
Comment quelques tyrans dans la pourpre vieillissent ;
Toujours en guerre ouverte avec le genre humain :
J'ai du bonheur à l'homme enseigné le chemin,
Castella, je succombe avec Rome opprimée,
Ma force est dans le peuple.

CASTELLA.

Elle est dans votre armée ;
Dans ses chefs, qui vous ont constamment défendu,
Et non dans un vil peuple à Cerroni vendu.

RIENZI.

A ce nom tout mon sang dans mes veines bouillonne.

CASTELLA.

Celui qui n'a pas craint de parler pour Colonne ;

Et de le disputer à votre autorité,
Était sûr de vous vaincre en popularité.

RIENZI.

Lorsque j'armais son bras, mon cœur jurait sa perte;
Mais, depuis, sa vertu devant moi s'est offerte,
Elle a plaidé sa cause, et....

CASTELLA.

Vous n'y croyez pas.

RIENZI.

Je ne me suis jamais livré tant de combats.

CASTELLA.

Dans ce palais, seigneur, il garde votre otage.

RIENZI.

Il est en mon pouvoir.

CASTELLA.

Qu'attendre davantage?

RIENZI.

Je frémis.

CASTELLA.

Vos rivaux se sont ligués entr'eux,
Et Cerroni de tous est le plus dangereux.

RIENZI.

Que peut-il?

CASTELLA.

Aspirer lui-même à la couronne,
Et du peuple obtenir ce que le camp vous donne.

RIENZI.

Ah ! plutôt. . . !

CASTELLA.

Tout vous sert, le lieu, l'heure, la nuit ;

RIENZI.

De Pandolfe sanglant l'image me poursuit.

CASTELLA.

Dès qu'un chef s'abandonne à des terreurs vulgaires ;
Le soin de sa grandeur ne le touche plus guères,
Et la puissance alors est bien près d'échapper.

RIENZI.

Qu'on cherche les licteurs les plus prompts à frapper,
Qu'on les amène ici.

CASTELLA.

Seigneur, ils vont paraître.

SCÈNE III.

RIENZI.

Je n'entendrai donc plus les reproches d'un traître ;
D'un censeur odieux, qui, sans frein ni respect,
S'applique ouvertement à me rendre suspect ;
Je ne le verrai plus combattre ma justice,
A ceux que je proscris tendre une main propice,
Et dans son fol orgueil par le peuple affermi,
En me déshonorant se dire mon ami ;

Je ne me verrai plus éclipsé par sa gloire :
Mais de ses actions il reste la mémoire,
Et parmi nous sa vie a jeté quelqu'éclat ;
Comment aux yeux du peuple avouer l'attentat... ?
Il lui faut imputer les plus noirs artifices,
Et s'il eut des vertus, les transformer en vices.
Quelle indignation s'élève dans mon sein !
Quoi ! Rienzi, c'est toi, qui formes ce dessein !
Tu vas aux cruautés joindre la calomnie !
Ton courage, si fier contre la tyrannie,
A de lâches conseils s'est à la fin rendu !
A des assassinats te voilà descendu !
Contemple, malheureux, où mène une foiblesse :
Tu n'offres qu'un amas d'erreur et de bassesse,
Depuis qu'ayant rougi de ton extraction
Tu la crus illustrer, ennoblissant ton nom ;
Tu recherchas les grands et les grands te dédaignent ;
Et méprisés par toi, les plébéïens te craignent ;
Le trône est un écueil où tu dois te briser,
Et tu ne fais d'effort que pour t'y reposer :
Tribun, réveille-toi, sors de ta léthargie ;
Abdique le pouvoir, ou reprends l'énergie
Qui te fit surmonter tant d'obstacles divers ;
Souviens-toi que tes vœux embrassaient l'univers,
Que tu fus des Romains le vengeur et l'idole,
Et que....

SCENE IV.

RIENZI, CASTELLA, *Licteurs.*

CASTELLA.

Renaud, seigneur, est dans le Capitole,
Il s'y cache, on l'a vu.

RIENZI.

Renaud dans mon palais!
Au milieu de la nuit!

CASTELLA.

Les licteurs sont tous prêts.

RIENZI.

Il vient avec l'espoir d'enlever Euphémie.

CASTELLA.

Il vient dans le dessein de vous ôter la vie :
Cerroni, ce préfet, ce chef ambitieux....

RIENZI.

Du peuple trop long-temps a fasciné les yeux ;
Je le livre à vos coups, frappez, rompez le charme ;
Puis, dans le camp soudain faites sonner l'alarme,
Qu'il accoure vers moi, qu'il vienne m'entourer.

CASTELLA.

Du titre d'empereur il va vous décorer.

RIENZI.

J'accepte tout, partez, que rien ne vous retarde :
Suivi des étrangers qui composent ma garde,
Moi, je cours de ce pas attaquer mon rival.

(*Castella sort, suivi des Licteurs*).

SCÈNE V.

RIENZI apercevant EUPHÉMIE, EUPHÉMIE.

RIENZI.

Me voilà donc certain de leur complot fatal !
Vous, madame, à cette heure, en ce lieu solitaire !

EUPHEMIE.

Auprès de Cerroni, lui parlant de mon père,
J'ai poussé l'entretien jusques à ce moment,
Et je me retirais dans mon appartement ;
Mais n'ai-je pas, seigneur, des grâces à vous rendre ?

RIENZI.

Une autre fois, madame, on pourra vous entendre,
J'ai l'esprit agité de soins plus importans,
Et je dois à l'Etat compte de mes instans.
(*Il sort*).

SCÈNE VI.

EUPHEMIE.

Aurais-je encore, hélas ! quelque sujet de craindre ?
Quel accueil ! quel départ ! Il semblait se contraindre,
Ses regards sur les miens cherchaient à se fixer,
Et tout, jusqu'à sa voix, paraissait menacer :
Lui-même, quel dessein si tard le précipite
Vers ce bout du palais que le préfet habite ?
Escorté de licteurs, Castella sort d'ici.
Mais que vois-je ! grand Dieu ! mon doute est éclairci.

SCENE VII.

EUPHÉMIE, RENAUD.

EUPHEMIE.

Est-ce bien toi, Renaud? en croirai-je ma vue?

RENAUD.

C'est moi qui ne peux vivre après t'avoir perdue.

EUPHEMIE.

Du tyran irrité fuis l'aspect odieux,
Il me quitte et j'ai lu sa fureur dans ses yeux:
On t'aura découvert, fuis, te dis-je.

RENAUD.

Euphémie,
Il n'est en mon pouvoir que de fuir l'infamie:
Pour recouvrer le bien qu'ici je viens chercher,
Par des détours secrets j'ai cru devoir marcher;
Pour arriver à toi, je l'avouerai sans feinte,
Oui, j'ai furtivement parcouru cette enceinte;
En exposant mes jours, je perdais tout espoir,
Je ne goûterais pas la douceur de te voir,
Et c'était de mes vœux le plus ardent peut-être:
De mon sort maintenant je ne suis plus le maître,
L'honneur parle à mon cœur aussi haut que l'amour,
Et si tu ne me suis, il n'est plus de retour.

EUPHEMIE.

Que prétends-tu?

RENAUD.

Mourir ou finir tes misères.

EUPHEMIE.

Ah ! laisse-moi, je tremble et tu me désespères,
Tu ne vois pas qu'ici tu manques à ta foi ?

RENAUD.

Je n'ai jamais promis de renoncer à toi.

EUPHEMIE.

Moi, Renaud, j'ai promis et je promets encore
De ne point déserter ce palais que j'abhorre ;
Si d'aucun surveillant on n'assiége mes pas,
Ma parole est ma garde et ne trahira pas ;
Et puisque Cerroni sur elle se repose,
On me verra mourir, avant que je l'expose
Aux fiers emportemens d'un tyran sans pitié,
Que n'a point de Pandolfe attendri l'amitié ;
Je ne m'appartiens plus, mon père m'a cédée,
Et la publique paix sur ma tête est fondée.

RENAUD.

Une paix présentée au pied de l'échafaud !

EUPHEMIE.

Elle me rend mon père, elle a sauvé Renaud,
On daigne recevoir ton amante en otage,
Je n'avais pas au ciel demandé davantage.

RENAUD.

Et ce sont là tes vœux ?

EUPHEMIE.

J'en formais de trop doux,

Le jour de ta victoire ils ont disparu tous:
Adieu, retire-toi.

RENAUD.

J'obéirai, cruelle;
C'est trop vous opposer une flamme rebelle;
Il faut vous satisfaire, et, sans plus résister,
A mon affreux rival je cours me présenter;
Vous n'accuserez plus ma victoire funeste,
Du sang qu'elle épargna je vais livrer le reste;
Et ne prenant conseil que de mon désespoir...

EUPHÉMIE.

Barbare! si mon sort a de quoi t'émouvoir,
Si ma prison t'offense et révolte ton âme,
Si tu ne peux souffrir qu'on outrage ta flamme,
De ces murs avec toi je suis prête à sortir;
Mais fais que mon devoir y puisse consentir,
A ton nom glorieux ajoute un nouveau lustre,
Et rendant, s'il se peut, ma chaîne plus illustre,
Devant tous les Romains contrains-la de tomber;
Ose me conquérir et non me dérober:
Mais quel tumulte affreux! quel bruit se fait entendre!
Chez Cerroni, sans doute, on a cru te surprendre,
Echappe à tes bourreaux, marche de ce côté.

RENAUD.

Renaud ne cherche pas toujours l'obscurité,
Je vole au-devant d'eux.

(*Il sort*).

EUPHÉMIE.

Ton courage t'égare...

Tu vas seul affronter une troupe barbare...
Renaud... ! Il n'entend plus. O ciel, inspire moi!
Quel nouveau bruit! On vient. Dieu! qu'est-ce que je voi!

SCÈNE VIII.

RIENZI, EUPHÉMIE, *troupe de soldats étrangers, un Chef.*

RIENZI.

Mon ennemi mortel est en ce lieu, madame,
Et de tous vos complots j'ai découvert la trame :
Il n'est plus tems de feindre, où s'est-il retiré ?

EUPHÉMIE.

Contre vos heureux jours il n'a point conspiré,
Et sa faute est, seigneur, bien digne d'indulgence.

RIENZI.

Vous êtes des ingrats dignes de ma vengeance ;
Vous avez trahi Rome et la foi des traités.

EUPHEMIE.

Cerroni m'est témoin...

RIENZI.

En vain vous l'attestez,
Le perfide lui-même en ce moment expire.

SCÈNE IX.

RIENZI, EUPHÉMIE, CERRONI, RENAUD, *Soldats étrangers, un Chef de soldats.*

CERRONI (*en montrant Renaud*).

Grâces à sa valeur, malgré toi je respire.

RIENZI.

Ah ! lâche Castella !

CERRONI.

Pourquoi cette rigueur ?
Jamais un assassin fut-il homme de cœur ?
Castella le premier aux cruautés invite,
Il a pris le premier l'épouvante et la fuite....

RIENZI.

Et tu viens en ce lieu....

CERRONI.

J'y viens d'horreur saisi,
Indigné du trépas que tu m'avais choisi,
Et cherchant vainement de quoi je suis coupable.

RIENZI.

Suis-je tribun ?

CERRONI.

Après ton crime abominable.

RIENZI.

Suis-je tribun ? réponds.

CERRONI.

Ne te souvient-il plus
Que le peuple accorda ce titre à tes vertus ?

RIENZI.

S'il me fut accordé d'une voix unanime,
Si de ton propre aveu je le dois à l'estime,
Pourquoi du plus beau droit qu'elle m'ait déféré,
M'as-tu ravi tantôt l'exercice sacré ?
J'abats la tyrannie et ta main la relève !
Le peuple est mon appui, ta fureur le soulève !
Tu sais que notre force est dans notre union,
Que je ne suis puissant que par l'opinion,
Tu le sais...

CERRONI (*lui montrant son épée*).

Rienzi, regarde cette épée,
Rappelle mon serment, ma bonne-foi trompée,
Et dis-moi dans quel flanc je devrais la plonger.

RIENZI (*en montrant Renaud*).

De cet audacieux elle eût dû me venger.

CERRONI.

De mon libérateur ?

EUPHÉMIE.

Je tremble.

RIENZI.

De ce traître,
Et Rome eût reconnu son préfet.

CERRONI.

Puis-je l'être,
Quand mon indigne ami foule aux pieds tous les droits ?

RIENZI.

Si ta haine accablait les infracteurs des loix ;
Le garant du traité serait-il leur complice ?

RENAUD.

Arrête, c'est à moi de lui rendre justice :
Ici la trahison ne m'a point introduit :
Au sein de ton palais mon amour m'a conduit,
Non, pour t'ôter, cruel, ta méprisable vie :
Que j'étais possédé d'une plus noble envie !
Je venais t'enlever ce que j'ai de plus cher :
J'aurais défié tout et la flamme et le fer,
Tes gardes, tes licteurs et ta jalouse rage,
Si j'avais d'Euphémie obtenu le suffrage ;
Mais son devoir barbare a servi ta fureur,
Je n'ai pu surmonter son inflexible cœur,
Et de tous mes efforts sa constance maîtresse
M'a préféré la chaîne où la tient sa promesse ;
Venge donc sur moi seul ton pouvoir compromis ;
Et ne te couvre plus du sang de tes amis.

RIENZI.

Soldats. . .

CERRONI.

Que vas-tu faire ?

EUPHÉMIE.

Ah ! sa cause est la nôtre !

RENAUD.

L'amour est mon complice et je n'en ai point d'autre.

RIENZI (*aux Soldats*).

De vils séditieux délivrez-moi soudain ;

EUPHÉMIE.

Je me meurs.

LE CHEF DES SOLDATS.

Nul de nous, seigneur, n'est assassin.

CERRONI.

Quelle leçon !

RIENZI (*aux Soldats.*).

Sortez, la désobéissance...

CERRONI.

Suit toujours, Rienzi, l'abus de la puissance.
Renaud, je dois la vie à votre égarement,
Qu'il serait criminel si vous n'étiez amant !
Laissez donc la vertu remplir sa destinée :
La fille de Colonne en gage m'est donnée,
Sur ma tête aux Romains je réponds de sa foi,
Et son sort ne dépend ni de vous ni de moi.

RENAUD.

Puis-je ne pas mourir et me séparer d'elle !
Adieu. (*Renaud sort.*)

CERRONI.

Rentrez, madame, et comptez sur mon zèle.

SCÈNE X.

RIENZI, CERRONI.

RIENZI (*à part, sur le devant du Théâtre*).

Que dois-je faire ? Irai-je au camp me présenter ?
Attendrai-je en ce lieu ?

CERRONI.

Que peux-tu méditer ?

RIENZI.

Ah ! cette incertitude est un trop grand supplice ;
Allons, que du palais la cloche retentisse,
Et devant les Romains....

CERRONI.

Tu veux enfin sortir.

RIENZI.

Crains mon ressentiment, crains qu'avant de partir...

CERRONI.

Loin de t'apréhender je m'offre à ta furie ;
Mais ne va pas, de grâce, aux yeux de la patrie,
Me prêtant des desseins funestes à l'état,
Vouloir légitimer le plus noir attentat :
Là je serais préfet, là je serais ton juge,
Mes bras ne pourraient point te servir de refuge :
Demeure en ce palais, commande à ton courroux.

RIENZI.

Me peux-tu prodiguer des sentimens si doux,
Quand il te tarde, ingrat, de te mettre en ma place ?

CERRONI.

Donne-moi tes talens, et j'aurai cette audace,
Et l'on verra fleurir vraiment la liberté,
Et nous la transmettrons à la postérité ;
Mais le ciel t'a choisi pour cette œuvre honorable :
Nous sommes sans espoir, si ta grandeur t'accable,
Il n'est plus de Romain digne de s'élever
Au rang que Rienzi n'aura pu conserver :
De tes transports jaloux dompte la frénésie :
Souviens-toi, qu'un soudan, qu'un despote d'Asie (1),
Au bruit de ta sagesse et de ton équité,
Fit des vœux solennels pour ta prospérité,
Que des rois ta justice est aujourd'hui l'arbitre,
Que nous ne t'avons pas décoré d'un vain titre,
Que le peuple, pour toi, prêt encore à périr...

RIENZI.

Le peuple est un tyran que je ne puis souffrir.

CERRONI.

Le peuple est un tyran ! Ainsi donc, quoiqu'il fasse,
Même devant les siens il ne peut trouver grâce.

RIENZI.

Tous ceux qui l'ont servi, jouet d'un triste sort,
Ont eu pour récompense ou l'exil ou la mort.

CERRONI.

De tous les gens de bien forme un sénat auguste,
Fais Socrate tribun, le peuple sera juste :

---

(1) Un Soudan de Babylone.

Socrate régnera de gloire environné :
Ce sont les Castellas qui l'ont empoisonné.

RIENZI (*faisant quelques pas pour sortir*).

Que je succombe, ou non, victime de mon zèle...

CERRONI.

Eh bien, s'il est encor chez toi quelqu'étincelle,
Quelque reste sacré de ce feu tout divin,
Qui de ton sein passa jusqu'au dernier Romain;
Si jamais à tes yeux la patrie eut des charmes,
Si ton âme a versé les généreuses larmes,
Dont je t'ai vu de Rome arroser les débris,
Suis-moi, de la vertu viens remporter le prix :
Ta chûte a commencé du jour de ta noblesse,
Montre comme un grand cœur répare une faiblesse,
Et satisfait du nom de premier citoyen,
Devant le peuple entier redeviens plébéïen;
Par un beau repentir rends ta faute sublime;
Fais-en publiquement un aveu magnanime,
Et marchant désormais d'un pas plus affermi...

RIENZI.

Cruel !

CERRONI.

C'est toi qui l'es, et je suis ton ami.

SCÈNE XI.

RIENZI, CERRONI, UN LICTEUR.

LE LICTEUR.

Rome est pleine, seigneur, de tumulte et d'alarmes;
On s'agite, on s'entraîne, on court, on prend les armes;
On dit, pour exciter la publique fureur,
Que vous prenez demain le titre d'empereur,
Que le couronnement en ce moment s'apprête,
Que les proscriptions doivent ouvrir la fête,
Que Renaud a péri, que Cerroni n'est plus.

RIENZI.

Et du soulèvement les chefs sont-ils connus?

LE LICTEUR.

On ne les nomme point.

RIENZI.

En est-il qu'on soupçonne?

LE LICTEUR.

Pour les moins clairvoyans, le vrai chef est Colonne.

CERRONI.

Le vrai chef est celui qui vous envoie ici.

LE LICTEUR.

Castella, qui m'envoie, ami de Rienzi,
A su lui conserver des défenseurs fidèles,
Et l'invite à venir châtier les rebelles.

RIENZI.

Oui, j'ai trop attendu, courons.

(Rienzi sort avec le Licteur.

CERRONI.

Suivons ses pas ;
Mais à qui dois-je, ô ciel, le secours de mon bras ?
Avant de rien tenter, ah ! sauvons l'innocence ;
Euphémie en ce lieu demeure sans défense,
Tout n'est que trahison, je ne vois que forfait,
Allons la rendre au peuple, et montrons-nous préfet.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

RIENZI, EUPHÉMIE *évanouie dans les bras de Rienzi.*

RIENZI.

J'AI, malgré Cerroni, recouvré mon otage :
Tu ne jouiras pas, Renaud, de l'avantage,
Que cette horrible nuit t'a pu donner sur moi :
(*En montrant Euphémie.*)
Voici qui répondra pour Colonne et pour toi :
Tu viens d'être témoin si mon courroux pardonne,
Et si je sais frapper, quand ma gloire l'ordonne :
Grâce au ciel, Castella ne pourra s'applaudir
D'avoir hâté ma chûte et mon dernier soupir,
Il a reçu le prix que méritait son crime ;
Après m'avoir traîné pas à pas dans l'abîme,
De ses lâches conseils empoisonnant mon cœur,
Le traître, se porter pour mon accusateur,
M'imputer tous les maux dûs à sa perfidie,
Et de sa propre main vouloir m'ôter la vie !
Précédé du licteur qu'il m'avait adressé,
Je sors du Capitole à le joindre empressé,
Dans sa fidélité mettant mon espérance,
Lorsque je l'aperçois qui vers ce lieu s'avance ;

Escorté de Romains qu'éclairaient des flambeaux ;
Je vole au-devant d'eux, je vois sous des lambeaux
Tout ce que peut offrir de plus hideux la rage ;
Je trouve Castella, qui m'insulte, m'outrage,
Comme ennemi du pauvre, on me voue au trépas,
Et le monstre sur moi levait déjà le bras :
Jamais tant de fureur n'embrâsera mon âme,
Je n'ai pas craint la mort et j'ai puni l'infâme,
Et ce fer l'immolant, j'ai goûté la douceur
De voir Renaud lui-même en pâlir de terreur ;
Renaud, dans ce moment, suivi d'un peuple immense
Qui, poussant jusqu'au ciel mille cris de vengeance,
Par trois côtés divers venait m'envelopper :
Heureusement j'ai su dans l'ombre m'échapper,
Regagner mon palais, et ce qui fait ma joie,
Ne pas y rentrer seul, puisque j'y tiens ma proie ;
Colonne à Cerroni peut la redemander.
Comment tant de rivaux ont-ils pu s'accorder ?
Ah ! s'il est incertain que les haines finissent,
Il est certain du moins que les partis s'unissent ;
Mon joug pesant sur tous, chacun d'eux me poursuit,
Ils se dévoreront quand je serai détruit.
Assiégé par le peuple en ce palais funeste,
Maintenant que résoudre, et quel espoir me reste ?
Domestiques, licteurs, gardes, tout m'a quitté,
Tout a fui, les amis et la prospérité,
Et le camp suit toujours l'exemple qu'on lui trace ;
Mais du haut du balcon qui domine la place,
Ne puis-je haranguer ce peuple mutiné ?
Vingt fois à son devoir ma voix l'a ramené :

Qui peut tenir encor mon esprit en balance ?
La nuit fait place au jour, prenons quelqu'assurance ;
Voyons si ma parole aura quelque vertu :
Toi, malheureuse, attends le destin qui t'est dû.
(*Il sort*).

SCÈNE II.

EUPHEMIE (*entr'ouvrant les yeux*).

Je n'attends que celui qu'un méchant me prépare.
(*Regardant autour d'elle.*)
Hélas ! j'imaginais entendre le barbare,
Je n'osais respirer et frémissais d'horreur :
Ah ! mon âme sans doute a formé cette erreur,
Dans un sommeil pénible encore ensevelie,
Et des traits du tyran affreusement remplie :
Je sens toujours l'effort de sa main me pressant,
Je le vois agiter son glaive menaçant,
Attaquer Cerroni, le joindre avec furie,
Sur le point de l'étendre à mes côtés sans vie,
Si mes cris redoublés, prévenant ses desseins,
N'eussent fait accourir vers moi quelques Romains ;
C'est là que, sans obstacle il m'emporte à leur vue,
Et que, ma résistance ayant été vaincue,
J'ai dans ses bras cruels perdu le sentiment :
En cet instant fatal que faisait mon amant ?
Mais de mon ravisseur quel sang souillait les armes ?
O mon père, ô Renaud, ô mortelles alarmes !
Quelle triste clarté vient frapper mes esprits !

Se pourrait-il... ? mes yeux ne se sont pas mépris...
Dussent tous les malheurs retomber sur ma tête,
Il faut ou que je sorte ou que je meure.

SCENE III.

EUPHÉMIE, RIENZI (*tenant un trait à la main*).

RIENZI.

Arrête,
Tu fuirais vainement, les portes sont en feu,
Et j'ai besoin de toi pour acquitter mon vœu :
Puisqu'enfin ma fortune est liée à la tienne,
J'ai juré que ta mort précéderait la mienne ;
Que je ne paraîtrais devant mes ennemis,
Que pour verser ton sang que je leur ai promis,
Que pour les en couvrir du haut du Capitole :
C'est là, qu'en leur présence on veut que je t'immole,
Sur le théâtre, où vient d'expirer mon pouvoir,
Où, sans daigner m'ouir, le peuple a fait pleuvoir
De pierres et de traits une grêle effroyable :
Vois ma main déchirée et vois ce trait coupable,
Ils me l'ont adressé pour te percer le sein.

EUPHÉMIE.

Je suis prête à subir l'arrêt de mon destin,
J'en ai prévu les coups, quand je me suis offerte :
Cependant, si le peuple a juré votre perte,
En est-il moins, hélas ! le destructeur des miens ?
Suis-je envers vous garant, lorsqu'il rompt ses liens,
Lorsque, las d'admirer, il brise son ouvrage ?

RIENZI.

Quoi ! Renaud, quoi ! ton père, assouvissant leur rage,
Forceront mon palais, brûleront mes foyers !...

EUPHÉMIE.

Ils vivent ! sont unis !

RIENZI.

Ils sont tes meurtriers.

EUPHÉMIE.

Ils vivent !

RIENZI.

Et sur toi le ciel punit les traîtres ;
Ils ont armé le peuple et n'en sont plus les maîtres :
Cerroni du torrent suit lui-même le cours :
En vain il s'est chargé de protéger tes jours,
Sa voix parmi les cris ne peut se faire entendre ;
On a promis mon sang, Rome veut le répandre ;
Elle voit ton péril et cède à son transport,
Il n'est plus de traité.

EUPHEMIE.

Je te rends grâce, ô sort...!

RIENZI.

Insensée, oses-tu...

EUPHEMIE.

Rienzi je te brave ;
Je ne t'appartiens point, je ne suis point esclave,
Je ne suis qu'exposée à ton ressentiment,
Et je vois réunis mon père et mon amant :
Use ou non du pouvoir que la force te donne,

Connais, connais, tyran, la fille de Colonne :
Je t'ai haï toujours, mais je t'ai méprisé,
Depuis l'horrible hymen que tu m'as proposé ;
Depuis que démentant le mâle caractère
Que je prêtais moi-même au vainqueur de mon père,
Au lieu de ce tribun dont les superbes lois
Devaient assujétir et régenter les rois,
Du fier restaurateur de la grandeur romaine,
Tu ne m'as présenté qu'une âme étroite et vaine,
Dont je pouvais remplir toute l'ambition,
Et qui n'avait changé que de condition.

RIENZI (*saisissant Euphémie par le bras, et l'entraînant vers le fond du théâtre*).

Viens, viens, elle saura du moins tirer vengeance
Du triomphe des tiens et de ton insolence,
(*Il s'arrête*).
Allons... Dieu ! quel fracas ! ces murs vont s'entr'ouvrir.

EUPHEMIE.

Tu pâlis ! que crains-tu, puisqu'il nous faut mourir ?

RIENZI.

De ces planchers brûlans la chûte est infaillible...
L'embrâsement approche avec un bruit terrible...
Ah ! Cerroni !

EUPHEMIE.

Sortons, barbare, de ces lieux,
Sortons, et que mon père ait mes derniers adieux.

RIENZI.

Dans ce gouffre funeste est-ce moi qui t'enferme ?
De mon songe brillant serait-ce ici le terme !
Il n'est que trop certain que mon règne est passé,

Et mon songe plus loin ne peut être poussé ;
Et si j'osais encore élever quelque doute,
Les hurlemens affreux qui percent cette voûte,
Ces cris... Prêtons l'oreille... Ai-je bien entendu ?
« Périsse le tyran ! » Tout espoir est perdu.
Les cruels ! je les vois à travers l'incendie...
A toute leur fureur abandonnons ma vie,
Et qu'une belle mort en couronne la fin,
Expirons dignement les armes à la main :
Demeure, Rienzi, pour ta gloire demeure :
Ce n'est point en soldat qu'il faut qu'un tribun meure ;
Tu dois un autre exemple, et l'histoire t'apprend
Ce qu'il faut imiter, si jamais tu fûs grand :
(*Il pose son épée sur une table, ôte son casque et se dispose à quitter le reste de son armure*).
Dépose donc ce fer, ce casque, cette armure ;
Revêts les ornemens de ta magistrature ;
Et gravement assis, comme en ton tribunal,
Sur ton siége, immobile, attends le coup fatal,
Présente fièrement aux meurtriers ta tête...
J'aime mieux affronter mille fois la tempête,
Mon intrépidité fut un des sûrs moyens...

EUPHÉMIE.

Tout le palais s'écroule !

RIENZI (*portant la main sur son casque*).

(*A Euphémie*).

Armons-nous, suis-moi, viens...

(*Il s'arrête*).

Mais quoi ! mon désespoir n'a-t-il que cette voie ?
Ne puis-je...? Oui... c'en est fait, des flammes sois la proie,

Dans ce vaste tombeau vois venir le trépas ;
Que ton père t'y cherche et ne t'y trouve pas ;
Et qu'enfin ton Renaud y foule aux pieds ta cendre :
J'ai mesuré l'abîme où l'on me fait descendre,
La fortune peut tout, et je cours la tenter.
(*Il sort sans casque et sans épée*).

SCÈNE IV.

EUPHÉMIE.

Ah ! prive-moi du jour avant de me quitter :
Je ne demande plus qu'on me mène à mon père,
Rienzi, je demande à rejoindre mon frère :
Me refuseras-tu cette triste faveur ?
Crains-tu de te baigner dans le sang de la sœur ?
Il ne m'écoute point... Horrible destinée !
Effroyable supplice où je suis condamnée !
Ne puis je à vos rigueurs en fuyant m'arracher ?
Hélas ! autour de moi, par-tout est mon bûcher,
La flamme poursuivra par-tout mon épouvante,
Et m'atteignant par-tout, m'engloutira vivante :
C'est donc ainsi, grand Dieu, que finiront mes jours !
O mon père ! ô Renaud ! venez à mon secours :
Une pareille mort glace tout mon courage,
Je tremble, je frémis, lorsque je l'envisage,
Ma constance succombe, et mon cœur abattu
N'a pour la recevoir ni force ni vertu :
Malheureuse ! ton trouble accroît ton infortune :
Tu souffres mille morts et tu n'en attends qu'une :
Soumets-toi sans murmure à la nécessité ;

Par-tout on peut mourir avec tranquillité ;
Meurs donc, puisqu'il le faut, puisque rien n'en dispense ;
Et que ton dévouement fasse ta récompense :
Est-ce une illusion de mes sens agités !
J'entends un bruit confus, des pas précipités...
Viendrait-on m'enlever à cette mort affreuse ?
Serait-ce toi, Renaud, dont l'ardeur généreuse...
(*Apercevant une troupe d'hommes armés*).
Quel que soit le dessein qui vous amène ici,
Romains, je vous rends grâce... Où suis-je ? Rienzi !

SCÈNE V.

RIENZI, *le visage à moitié noirci, sans barbe, et le corps couvert d'un manteau de paysan qui laisse voir une veste riche, entourée d'un ceinturon d'or*.
EUPHÉMIE, *Romains armés de bâtons et d'épées*.

RIENZI.

Oui, Romains, le vengeur de sa ville opprimée,
Ainsi vêtu, couvert de cendre et de fumée,
Espérait de vos mains pouvoir se garantir ;
Oui, je comptais, ingrats, sur votre repentir,
Et voulais, me sauvant, sauver des parricides :
Enfoncez dans mon sein vos glaives homicides,
Egorgez sans pitié votre libérateur,
Je ne me plains au ciel que de votre lenteur :
En prolongeant mes jours vous les rendez infâmes :
Ce sont eux qu'à travers les débris et les flammes
Vous venez de poursuivre avec tant de courroux,
Approchez donc ensemble et confondez vos coups ;

Otez-vous tout espoir contre la tyrannie ;
Rentrez dans la misère et dans l'ignominie ;
Epouvantez quiconque ose vous protéger ,
Et courez sous le joug à jamais vous ranger :
Mais quel étonnement , quelle terreur les glace !
Je vois leurs fronts pâlir , et trompant leur audace ,
Le fer lui-même échappe à leurs coupables mains !
Ouvririez-vous les yeux trop aveugles Romains ?
Ma naissance est la vôtre , un sort commun nous lie ,
Vos libertés , vos biens , dépendent de ma vie ,
S'il faut que je succombe en ce triste hasard ,
Nous expirerons tous sous le même poignard :
Ah ! plutôt , citoyens , du peuple qui m'assiége ,
Hâtez-vous d'appaiser la fureur sacrilége ,
Et , réunis , marchons contre les oppresseurs ,
(*En montrant Euphémie*).
Tout leur sang odieux je vous le livre.

SCÈNE VI.

Les précédens , CERRONI *accourant du côté le plus près de Rienzi* , RENAUD *du côté opposé* , *Soldats étrangers et romains à la suite de Renaud* , *troupe de Romains à la suite de Cerroni.*

CERRONI (*en frappant Rienzi*).

Meurs.

EUPHÉMIE.

Renaud !

RENAUD.

Ah ! Je te perds, la victime est frappée.

CERRONI.

L'honneur n'en était dû qu'à cette seule épée :
Après bien des combats, mon cœur s'est affermi,
Et j'ai fait mon devoir en tuant mon ami.

RIENZI (*soutenu par des Romains*).

Oui, Romain, tu l'as fait, et je te rends justice,
Ton bras à ton pays devait ce sacrifice.

RENAUD.

Qu'entends-je !

CERRONI.

Juste ciel ! n'était-il qu'égaré,
Et n'ai-je pas, hélas ! trop tôt désespéré ?

RIENZI.

Rappelle ta constance, et que ton trouble cesse ;
Le jour où Castella, découvrant ma faiblesse,
Me sépara du peuple et m'arma chevalier,
Privé de mes appuis, j'ai péri tout entier.

CERRONI.

N'avais-tu pas ma main pour sortir de l'abîme ?

RIENZI.

Je n'en pouvais sortir sans un élan sublime,
Et tes soins généreux réparant mes erreurs,
J'aurais été certain de ramener les cœurs,
Qu'il m'eût fallu céder à mon lâche génie :
J'ai bien sincèrement haï la tyrannie,

Lorsque, manquant de tout et ne possédant rien,
Dans l'intérêt commun se confondait le mien;
J'étais loin de prétendre alors au rang suprême:
Dès que j'eus le pouvoir, je fus tyran moi-même;
Je voulus me frayer à l'empire un chemin;
Je devins orgueilleux, hypocrite, inhumain,
J'oubliai, Cerroni, ma fortune passée,
Et cet oubli fatal altérant ma pensée,
L'auguste vérité me parut un poison,
Et la liberté sainte un être de raison...

CERRONI.

La liberté publique, une ombre mensongère!

RIENZI.

Vous m'aviez fait trop grand pour qu'elle me fut chère,
Je la pris en horreur et...

SCÈNE VII et dernière.

LES PRÉCEDENS, COLONNE, ROMAINS *de la suite de Colonne.*

COLONNE.

M'a-t-on su venger?
(*Courant à sa fille.*)
O ma fille!

EUPHÉMIE.

ô mon père!

COLONNE.

Il n'est plus de danger,
Et si la flamme encor n'est pas près d'être éteinte,
Un passage est ouvert par où tu peux sans crainte...
(*jettant les yeux sur Rienzi.*)
Me trompé-je? Est-ce bien Rienzi que je voi?
Dans la nuit du tombeau, mon fils, réjouis-toi,
Ton superbe ennemi rend sa coupable vie;
Il a craint de mourir et meurt dans l'infamie.

RIENZI.

Tu vois où m'a des tiens conduit l'adoption.

COLONNE.

Que ne t'inspiroient-ils en cette occasion!
Au lieu de t'effrayer la mort t'eût paru belle;
Mon fils, mon digne fils, n'a point fui devant elle:
Toi, Renaud, pour avoir à ma haîne immolé...

REINZI.

Ce n'est pas sous ses coups que mon sang a coulé.

EUPHÉMIE.

Un autre a de Renaud prévenu le courage.

RIENZI.

Tes nobles n'ont point eu ce dernier avantage,
Ils m'ont déshonoré, c'était assez pour eux:
Le coup que j'ai reçu part d'un bras généreux:
Approche, Cerroni, viens toucher ma blessure,
Fumante de mon sang, ta main est toujours pure.

COLONNE.

Cerroni!

RIENZI.

Fait la guerre en Brutus aux tyrans ;
Il vous confondra tous, impitoyables grands :
Peuple, en lui vous voyez l'espérance de Rome,
Et pour mon successeur en mourant je le nomme.

COLONNE.

Lâche, quel est ton droit ?

RIENZI.

Celui d'un citoyen,
Et je donne ma voix au plus homme de bien.

CERRONI.

Il expire.

COLONNE.

Périsse avec lui sa mémoire !

CERRONI.

Périsse ce qu'il fit de contraire à sa gloire !
L'oppresseur des Romains a subi son arrêt,
Et le vengeur du peuple à mes yeux reparaît :
Compterait-on déjà sur notre ingratitude,
Pour ramener ici l'horrible servitude,
La liberté n'a point perdu de son éclat,
Et punir un tyran, ce n'est point être ingrat :
S'il est quelqu'insensé que l'égalité blesse,
Les chemins sont ouverts, qu'il parte, qu'il nous laisse,
Et même, on y consent, qu'il emporte son or,
Et nous y gagnerons, quelque soit son trésor,
Il n'emportera pas notre terre fertile ;
Mais vivant sous nos lois, s'il était indocile

Au joug qu'il se serait librement imposé ;
S'il n'était en effet qu'un traître déguisé,
Parlant notre langage, afin de nous séduire,
Et resté dans nos murs, avec l'espoir de nuire,
S'il osait attenter à nos droits éternels,
Nous sommes indulgens, on nous verrait cruels.

FIN.

AGIS, *Tragédie du même auteur*, se trouve chez DEMONVILLE, Imprimeur, rue Christine.